

---

**“ LA VIE DE BOHÈME ”**

*SOUS LA DIRECTION DE FRANCIS CARCO*

---

---

**II**

---

---

**ALFRED JARRY**

**OU**

**LE SURMÂLE  
DE LETTRES**

**PAR**

**RACHILDE**

---

*Orné d'un portrait par CAZALS*

---

**BERNARD GRASSET, ÉDITEUR**

---

---

Alfred Jarry ou le surmâle de lettres orné d'un portrait  
par Cazals

Rachilde



B. Grasset, Paris, 1928

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

---

**“LA VIE DE BOHÈME”**

*SOUS LA DIRECTION DE FRANCIS CARCO*

---

---

**ALFRED JARRY**

OU

**LE SURMÂLE  
DE LETTRES**

PAR

**RACHILDE**

---

*Orné d'un portrait par CAZALS*

---

**BERNARD GRASSET, ÉDITEUR**

---

---

**TABLE**

---

## PRÉFACE

- I. — ALFRED JARRY AU « MERCURE DE FRANCE »
  - II. — LA FAMILLE D'ALFRED JARRY
  - III. — M<sup>me</sup> BERTHE DE C...
  - IV. — « UBU-ROI »
  - V. — UNE AFFAIRE UBU
  - VI. — ALFRED JARRY AU PHALANSTÈRE
  - VII. — ALFRED JARRY ÉRUDIT ET SPORTIF
  - VIII. — ALFRED JARRY AU « TRIPODE »
  - IX. — UN GALA AUX ÉCLUSES DU COUDRAY
  - X. — LA MORT EN BEAUTÉ
-

# PRÉFACE

**M**ORT d'Alfred Jarry<sup>[1]</sup> — *Alfred Jarry aimait à rappeler qu'il était venu au monde le jour de la Nativité de la Vierge, le 8 septembre 1873 ; il est mort le jour de la Toussaint, avec une grande précision, dirait-il lui-même. C'est une des plus singulières figures de la jeune génération et l'être le plus contradictoire qui soit. Très intelligent et d'une clairvoyance rare ; original assurément, et assimilateur jusqu'à la singerie, nul plus que ce chercheur d'absolu ne fut à la merci du contingent : extraordinairement compréhensif, il ignora la vie comme personne ; délicat souvent, discret, plein de tact en mainte circonstance, il aimait à prendre des altitudes cyniques. Il était doué d'ingéniosité plus que d'imagination, et de son esprit géométrique et à déclenchements automatiques surgissait dix fois la même idée sous différents aspects. Volontaire, tenace, hâbleur un peu, il s'illusionnait facilement et toujours dans le sens de l'optimisme — d'où quelques bonnes sottises qui lui furent préjudiciables. Ses désirs furent des impulsions d'enfant : un livre en caractères alors rares en France, un canot, une cabane au bord de la Seine : il les réalisa immédiatement — incontinent, eût-il dit — sans souci des possibilités, envers lui-même et contre tous. Il fut charmant, insupportable et sympathique.*

*Il avait fait de bonnes études et savait bien ce qu'il avait appris. Il collabora à diverses revues : à l'Art littéraire, au Mercure de France, à la Revue blanche, au Canard sauvage, etc... etc... Il donna aussi quelques articles au Figaro. La plus connue de ses œuvres, [Ubu Roi](#), fut écrite au collège en collaboration avec des camarades. Ubu Roi, d'abord joué en famille, au Théâtre des Phynances, fut représenté au théâtre de l'Œuvre où l'excellent Gémier tint le rôle du père Ubu, Louise France celui de la mère Ubu, et au Théâtre des Pantins de Claude Terrasse. Puis vinrent les [Minutes de sable mémorial](#) et [César-Antéchrist](#), deux petits livres assez rares, ornés de bois gravés par Jarry lui-même ; enfin [les Jours et les Nuits](#), roman d'un déserteur ; [l'Amour en visites](#) ; [Messaline](#), roman de l'ancienne Rome ; [le Surmâle](#) ; le Moutardier du Pape. Le manuscrit d'un roman, [l'Amour absolu](#), fut tiré à quelques exemplaires en autographe, un [Ubu enchaîné](#) a été joint à Ubu Roi. Une des œuvres les plus curieuses d'Alfred*

*Jarry et dont le Mercure de France a publié quelques chapitres n'a jamais paru en librairie : [Gestes et Opinions du docteur Faustroll, pataphysicien](#)<sup>[2]</sup>. J'en ai le texte complet. M. Louis Lormel en possède un second manuscrit qui porte à la fin cette mention : « Ce livre paraîtra quand l'auteur sera en âge de le comprendre. » (Je ne garantis pas l'exactitude des mots, mais seulement le sens de la phrase.) Alfred Jarry avait publié un Almanach du Père Ubu et trois numéros d'une revue d'estampes : Perhinderion. Il laisse le manuscrit d'un roman : [la Dragonne](#) ; le texte très abondant des [Spéculations](#), qu'il projetait de publier sous le titre : La Chandelle verte, lumières sur les choses de ce temps ; un opéra : [Pantagruel](#), en collaboration avec Eugène Demolder et dont la musique est de Claude Terrasse ; la traduction, en collaboration avec le docteur Saltas, d'un roman moderne grec : la Papesse Jeanne, qui paraîtra très prochainement à la librairie Eugène Fasquelle<sup>[3]</sup>.*

*On a l'impression qu'avec tous ses dons Alfred Jarry pouvait laisser une œuvre plus significative ; mais il eût fallu se discipliner au lieu de se disperser, et, discipliné, Alfred Jarry n'eût plus été le père Ubu — notre père Ubu, dont, quelques-uns, nous garderons un souvenir ému et apitoyé.*

*Les obsèques ont eu lieu le dimanche 3 novembre, et c'est par un nombreux cortège d'amis qu'Alfred Jarry fut conduit au cimetière de Bagneux.*

A. V.

1. ↑ *Mercure de France*, 16 novembre 1907.
2. ↑ Paru depuis la publication de cette notice.
3. ↑ Paru également maintenant.

---

**ALFRED JARRY AU  
MERCURE DE FRANCE**

---

---

# I

**L**A première fois que je vis cet étrange personnage, qui se jouait à lui-même la comédie d'une existence littéraire poussée jusqu'à l'absurde, ce fut dans le salon du *Mercur de France* de la rue de l'Échaudé-Saint Germain, un grand salon d'une obscurité rouge et une petite rue étroitement sombre où sont passées, pourtant, toutes les lumières de la littérature de notre époque.

La scène est encore présente à mon imagination, laquelle imagination enregistre à la façon photographique les moindres détails d'un incident qui l'a frappée.

Recevant déjà, tous les mardis, des hommes de lettres, les uns très bohèmes, les autres arrivés ou arrivistes, de pauvres gens de génie ou des amateurs trop riches pour avoir du talent, je m'étais résignée, ne voyant presque pas de femmes, au rôle de la simple verseuse de thé, parlant peu, écoutant beaucoup, m'amusant toujours, ne comprenant jamais que ce que je voulais bien comprendre, à tel point qu'un Oscar Wilde put dire de moi : « Cette énigmatique créature en robe de laine noire a-t-elle écrit vraiment *Monsieur Vénus* ? Pour s'en convaincre, il faut causer très longtemps avec elle, et alors on ressent une gêne qui vous conduit au respect de son inexplicable bourgeoisie ! »

Ce mardi-là, de bonne heure, devant que les chandelles fussent allumées, j'avais posé, sur les poignets d'un très jeune poète de province, un écheveau de soie que je dévidais, car je brodais souvent, durant les discussions âprement techniques, sur un autre canevas que celui des controverses de ces Messieurs du Symbole. Ce poétereau, dont je veux avoir oublié le nom, parce que je n'ai pas l'habitude de compromettre mes hôtes quand ils attachent une certaine importance à ne pas être compromis, sortait à peine du collègue où il avait connu, disait-il, le phénomène qu'on allait me présenter.

Un nouveau venu entra donc avec l'allure d'un fauve qui redoute l'exercice qu'on va lui faire faire en public. J'eus tout juste le temps d'entendre mon mari me dire : « Alfred Jarry » et de répondre par une salutation plus ou moins banale qu'Alfred Jarry, d'un geste violent, arrachait l'écheveau de soie des poignets du jeune poète et le jetait par terre en grondant, d'un bizarre accent, martelant les syllabes comme les dents d'un engrenage rouillé : « Idiot ! Pourquoi pas filer au rouet ? »

Je prends, dans un article du docteur Saltas<sup>[1]</sup>, un portrait d'Alfred Jarry : « C'était un jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, bien musclé, sanglé dans une tenue de bicycliste, qui racontait avec une verve étonnante des histoires merveilleuses et invraisemblables dont il avait le secret. D'ailleurs, pas toujours si invraisemblables. Je me rappelle, en effet, qu'il en raconta une qui avait pour sujet une ville où c'étaient les trottoirs qui marchaient au lieu que ce fussent les hommes et où les maisons avaient leur entrée au dernier étage, alors qu'il n'était nullement question de trottoirs roulants ni d'aéroplanes. »

Alfred Jarry, vêtu, en effet, comme un coureur cycliste ayant roulé dans la poussière, petit ou trapu, ramassé sur lui-même, tout en muscles, me parut un animal dangereux. Il ne racontait pas encore d'histoires merveilleuses, mais il montrait un masque pâle, à nez court, à bouche durement dessinée ombrée d'une moustache couleur de suie, aux yeux noirs lui trouant largement la face, des yeux d'une singulière phosphorescence, regards d'oiseau de nuit à la fois fixes et lumineux.

J'ai une répulsion nerveuse pour les petits hommes. Ce qui est d'apparence anormale me déplaît. Si un monstre humain n'est pas très beau et bien proportionné, je m'en désintéresse tout de suite, au seul point de vue qui m'intéresse de la qualité littéraire, les autres qualités ne pouvant guère me servir. Qu'on m'excuse si je dis toujours librement ce que je pense. J'aime avant tout, pour l'image que je peux en tirer, l'harmonie des gestes et la noblesse de l'attitude, la puissance des ressorts physiques passant au second plan. On a prétendu qu'Alfred Jarry était un athlète, mais, sans doute, dans la mauvaise acception du mot. Il n'avait que la force du singe, force mêlée d'adresse et de brusqueries inutiles, plus inquiétante que vraiment redoutable. En réalité, c'était un impulsif doublé d'un faible. Sans sa terrible passion pour l'alcool il aurait peut-être dompté son naturel...

d'*homme des bois*. L'abus de l'absinthe en faisait un fou ; or les fous sont toujours des héros manqués.

Je ramassai la soie qui traînait sur le tapis, et me souvenant, à propos, de l'épithète dont le nouveau venu avait gratifié notre innocent travail, je lui posai cet écheveau sur les bras en lui disant, le plus naturellement du monde, comme si je ne m'étais point aperçue de son mouvement de colère : « À votre tour, cher Monsieur ! »

Alfred Jarry, réduit au silence par sa bonne éducation qui remontait en lui, malgré lui, les poignets liés, la bouche mordue par ses irrégulières dents de loup, se prêta de fort mauvaise grâce à ce jeu de salon, mais ne broncha pas pendant que le jeune poète de province, beaucoup plus Parisien que lui, riait comme un gamin qui voit l'autre mis en pénitence à sa place.

Jarry affectait un profond mépris de la femme, en général, et des femmes de lettres en particulier : je ne crains pas de le déclarer aussi haut qu'il le proclamait lui-même. J'étais un peu de son avis quant aux femmes de lettres, qui ne venaient pas chez moi, jadis, parce que je recevais *des gens mal habillés* (textuel) et qu'on y tolérait un langage des plus inconvenants. On se comprit sans s'expliquer et on s'entendit pour ne pas se froisser mutuellement : « Nous avons lu des contes de vous, Ma-da-me, avoua-t-il poliment. Nous avons cru, jusqu'à ce jour, qu'ils étaient écrits par un homme ! Nous voyons que ce n'est pas vrai et c'est bien regrettable... » Puis on parla d'autre chose.

Ici je me permettrai une parenthèse au sujet des... *hors nature*. Il n'y en a pas ! Je vais emprunter un paragraphe d'un article de Guillaume Apollinaire<sup>[2]</sup>, qui a senti, parfois, dans son étude sur Jarry, le véritable genre de fureur intellectuelle qui animait ce mauvais garçon absolument déplacé dans l'ère moderne : « Jarry a été homme de lettres comme on l'est rarement. Ses moindres actions, ses gamineries, tout cela c'est de la littérature... On ne possède pas de terme qui puisse s'appliquer à cette allégresse particulière où le lyrisme devient satirique. où la satire s'exerçant sur de la réalité dépasse tellement son objet qu'elle le détruit et monte si haut que la poésie ne l'atteint qu'avec peine, tandis que la trivialité ressortit ici au goût, même et, par un phénomène inconcevable, devient nécessaire. Ces débauches de l'intelligence où les sentiments n'ont pas de part, la

Renaissance seule permit qu'on s'y livrât, et Jarry, par un miracle, a été le dernier de ces débauchés sublimes. »

Personnellement, j'ai trop vécu dans les milieux littéraires et, par conséquent, trop connu tous les *paroxystes* de l'imagination pour ne pas m'être aperçue que les vices sont surtout une maladie du cerveau, une satire de la médiocrité normale. Ça ne descend plus bas que lorsque le coup de fouet du défi s'en mêle ou l'occasion et ça ne compte vraiment pas plus que les gestes commis en état d'ivresse. Je le répète : il n'y a pas de *hors nature* parce que, selon la vieille formule, tous les goûts sont dans la nature. Seulement il y a les imbéciles, et surtout la bêtise, l'insupportable vanité des femmes ! Lorsque la haine d'une femme s'en mêle, cela peut prendre toutes les proportions, pour *l'autre*, d'une véritable fureur, *la fureur d'aimer*, dont parle Verlaine, de préférer autre chose que la lâcheté, la pernicieuse incompréhension de la femelle trop attachée à sa proie. Je ne reconnais pas à une femme le droit de désirer les hommages platoniques des adversaires (soyons polis !) et si ce sont des soins plus... pressants qu'elle désire en obtenir, elle n'a qu'à s'adresser ailleurs. Je ne vais pas jusqu'à féliciter Alfred Jarry d'avoir été, selon Apollinaire, *le débauché sublime*, je me borne à croire que... le charbonnier vicieux a le droit de rester aussi noir qu'il lui plaît de l'être chez lui et que ça ne regarde pas du tout les femmes comme il faut. Faire de la morale à coup de coquetteries superflues, c'est bien la plus ridicule des situations immorales. Ce qui peut éloigner le mieux les hommes, plus ou moins débauchés, des femmes trop prétentieuses, c'est surtout leur impudeur, et de nos jours la chasteté, tout au moins la décence, ne court pas précisément les salons de lettres, sinon les rues. « Ma-da-me ! disait le père Ubu un peu plus tard, vous avez un bien mauvais caractère ! Vous êtes une quantité négligeable d'atomes crochus. Mais nous vous accordons une qualité : *vous ne raccrochez pas !* » Les compliments du père Ubu avaient toujours une certaine saveur, et ses mots à l'emporte-pièce étaient le régal de notre milieu... où il ne risquait pas de s'attirer les haines féminines en rencontrant des précieuses ridicules.

Je tâcherai de ne citer, ici, que les moins connus ; il en est qui hantent, depuis un quart de siècle, le journalisme, les cénacles et toutes les confréries où les bénédictins de la pensée aiment à se détendre les nerfs dans le répertoire terriblement rabelaisien de Jarry, lequel Jarry avait puisé

aux meilleures sources grecques, latines ou gauloises sa manie des plaisanteries érotiques. Mais il était pourtant capable de reparties plus mondaines...

Comme un jour je lui avouais ne rien comprendre à la lecture de *César-Antéchrist* :

« Tout de même, Père Ubu, si vous vouliez écrire comme tout le monde...

— Apprenez-moi ! » coupa-t-il de sa voix cinglante.

Ce que je fis, d'ailleurs, un peu pour le plaisir de me venger du mot et aussi pour lui permettre de gagner sa vie.

1. [↑](#) Revue *les Marges*, n° de janvier 1922.
2. [↑](#) Revue *les Marges*, 15 janvier 1922.

---

**LA FAMILLE  
D'ALFRED JARRY**

---

---

## II

**J**'AVAIS été tout de suite frappé de l'intelligence et de la grande érudition d'Alfred Jarry, dit encore le docteur Saltas dans son article des *Marges*, et dès le premier jour nous fûmes d'excellents amis. Je le vis arriver à mon cabinet pour me demander de le soulager d'une douleur dentaire très vive, et je mentionne ce fait pour montrer quelle délicatesse il apportait dans toutes ses relations : dès le lendemain, comme je n'avais, naturellement, voulu aucun honoraire, il me donna, en remerciement, une première édition d'*Ubu-roi* avec une charmante dédicace. Au prix qu'a atteint l'édition originale de sort chef-d'œuvre c'était me payer royalement pour peu de chose.

Oui, ce très mauvais garçon possédait le sens de la dignité de l'individu à un point tout à fait exceptionnel, au moins dans les lettres, car les gens de lettres, société effroyablement mêlée, ne sont pas toujours des plus scrupuleux sur les moyens de parvenir. Déjà, vers cette époque, le *Penses-tu réussir* de Jean de Tinan oppressait pas mal de consciences, et si j'ai consenti à essayer de narrer la courte existence de l'incorrigible bohème que fut Jarry c'est parce que nul mieux que moi ne peut l'avoir connu dans toute l'intimité de son orgueil. Il a été victime d'un mirage de son cerveau à la fois cruel pour lui-même et pour les voisins, il a voulu conformer son existence à son programme littéraire. Celui qui *chronométrait* ses moindres performances ne consentait pas à marcher sur la route de la vie réelle. Il dévorait l'espace mais point les affronts, et extrêmement susceptible il voyait même des affronts où il n'y en avait pas.

Le père d'*Ubu-Roi* était pauvre parce que, très incapable de réprimer ses caprices ou ses passions, il avait mangé son héritage dès la première année de sa libération du collège et de la tutelle de ses parents morts d'une terrible épidémie d'influenza, le père et la mère, à huit jours de distance. Qui étaient les parents d'Alfred Jarry ? Pour essayer de le savoir, je renvoie mes lecteurs aux *Notes sur Alfred Jarry* de Paul Chauveau parues au *Mercure de*

France le 1<sup>er</sup> novembre 1926. Dans une documentation très serrée, Paul Chauveau nous offre un *pedigree* fort intéressant de ce *surmâle de lettres*, mais on n'a pas encore de certitude au sujet des véritables atavismes cérébraux de cet homme des bois lâché en pleine civilisation. Je me contenterai de dire, là-dessus, ce qu'il me confia par bribes, au fur et à mesure des circonstances et peut-être, qui sait, selon les nouvelles formules que lui suggérait sa singulière faconde. Voici, du reste, un papier que je découvre dans les dernières fantaisies littéraires de sa vie, une lettre de faire-part qu'il a dû dicter à sa sœur, le plus sérieusement du monde, juste un an avant sa mort, et que je recopie textuellement :

Hier a eu lieu le décès de M. Alfred Jarry, homme de lettres, en la 32<sup>e</sup> année de son âge, à Laval, Mayenne, 13, rue Charles-Landelle ; fils de feu Anselme Jarry, et de feu Caroline Jarry, née Trernec'h de Coutouly de Dorset, son épouse ; mort muni de tous les sacrements de l'Église.

De la part de Mlle Charlotte Jarry, sa sœur, de M. et Mme Lerestif des Tertres, ses grands-oncle et tante, de M. Amédée Gorvel de l'Escoublière, son grand-oncle, de ses cousins le capitaine de la Morinière, époux de Mlle Sidonie Lerestif des Tertres, sa cousine, et du docteur Fernand Calmette, directeur de l'Institut Pasteur de Lille, époux de Mlle Estelle de la Solle, sa cousine ; du docteur Laurent, son cousin, et de Mme Joséphine Laurent, en religion Mère Marie du Sacré-Cœur, aux Ursulines de Lamballe, sa cousine.

L'inhumation aura lieu au tombeau de Trernec'h, au vieux cimetière de Rennes.

DE PROFUNDIS.

On verra que ce Breton, anarchiste à ses heures, demeurait pourtant convaincu de l'utilité de la naissance, c'est-à-dire de la volonté d'être bien né, au moins dans ce dernier gala de la mort.

« Notre père, me dit-il un jour et sans l'ombre d'aucune émotion, était un bougre dénué d'importance, ce qu'on appelle un bien brave homme. Il a fait certainement notre sœur aînée, une fille 1830 aimant à se mettre des rubans dans les cheveux, mais il ne doit pas être pour grand'chose dans la confection de notre précieuse personne ! Notre mère était une demoiselle de Coutouly, petite et râblée, volontaire et pleine de fantaisie, que nous fûmes obligé d'approuver avant d'avoir voix au chapitre. Elle prisait fort le travesti. Nous avons d'elle une photographie qui la montre en *torero*, culotte courte, petit casaquin brodé d'or à grelots et, sur le coin de la tempe, une toque de velours. Elle faisait, comme toutes les femmes, le désespoir de son mari, qui avait peut-être, lui, le grand tort de ne pas employer la matraque, et nous avons l'impression que nous fûmes conçu, en tout bien

tout honneur, la nuit où cette créature d'un sexe un peu différent se mit dans l'entendement d'aller courir au bal en y traînant un taureau par les cornes !... »

Comme je lui faisais remarquer que tenant plus de sa mère que de son père il se devait... de la défendre, il me répondit assez vivement et sa voix dure se faussant un peu dans le rire grêle qui décelait, chez lui, une possible tendresse : « Eh ! Ma-da-me, en ne la blâmant point, nous l'excusons. L'honneur des femmes est une chose essentiellement négligeable puisqu'elles n'ont point d'âme. Leur vertu ne tient jamais qu'à leur tempérament : elles en ont ou elles en manquent... et nous ne parlons pas de leur vertu ! »

Puis il m'apprit, en outre, que son père et sa mère *décédèrent* à huit jours de distance, « fort régulièrement ».

Il hérita donc d'une petite fortune, d'une maison sise à Laval, dans laquelle demeure était bâtie une tour qui avait la très curieuse faculté de tourner sur elle-même en l'espace de cent ans, assurait gravement son propriétaire.

Au moment de sa prospérité, Jarry habitait au boulevard Saint-Germain un assez joli petit appartement, meublé de vieux meubles de famille, lesquels meubles exhalaienent encore le parfum d'une ancienne vie très bourgeoise et très ordonnée. Là, il nous invita, quelques-uns, mon mari et moi, à venir voir le passage du Tsar au milieu des hourras soulevés par les fêtes données en l'honneur de l'alliance franco-russe.

Puis, ayant mangé, ou bu, son héritage, Jarry descendit l'escalier de ses dangereuses fantaisies jusqu'au caveau de la misère noire. Il paraît que, rue Cassette, où mon mari et le docteur Saltas sont allés le chercher pour le conduire à l'hôpital, il fallait se baisser pour pénétrer chez lui, tellement ce réduit était bas de plafond, étroit et sans clarté. Il y vivait comme un reclus, dormant le jour après avoir passé les nuits à boire et à étourdir ses camarades par les récits les plus contradictoires, mélangeant, comme en son propre verre, les mixtures les moins faites pour s'accorder entre elles : histoires grecques et latines, physiques et pataphysiques, essais de nouvelles peintures et merveilleux paradoxes d'où sont sortis les plus absurdes formules de notre temps en dessin comme en poésie, car les plagiaires ont

ceci de particulier, à quoi on les reconnaît tout de suite, c'est qu'ils prennent au sérieux les fantaisies des hommes de génie et qu'ils finissent toujours par battre monnaie avec ce que dédaignent les inventeurs, beaucoup plus aptes à créer qu'à réaliser pratiquement.

Je reproduis ici un passage d'un article d'Apollinaire où il démontre qu'Alfred Jarry, son précurseur, ne savait pas se servir de ses dons :

« Les espiègleries de Jarry firent le plus grand tort à sa gloire, et son talent, un des plus singuliers et des plus solides de son époque, ne lui rapportait pas assez pour vivre. Il vivait mal, se nourrissant à Paris de côtelettes de mouton crues et de cornichons. Il m'assura que pour bonifier son estomac il buvait souvent, avant de se coucher, un grand verre dans lequel il avait versé, par moitié, du vinaigre et de l'absinthe, mélange bizarre qu'il liait en y ajoutant une goutte d'encre. Les dévouements féminins ont manqué au pauvre père Ubu<sup>[1]</sup> ! »

Sans risquer aucune ironie à la française vis-à-vis d'un très courageux étranger mort pour la France, je me permettrai de dire à feu Apollinaire que s'il rencontre, au ciel ou aux enfers, le fantôme du père d'*Ubu-Roi*, il pourrait être accueilli par l'éclat de son rire en crécelle. Jarry était un catholique et un Breton, par conséquent trois fois Français, il poussait la mystification jusqu'à se mystifier lui-même. Il goûtait la joie du martyr en buvant de l'absinthe, sachant parfaitement qu'il se tuait, mais c'était là tout le vinaigre de sa passion ; quant à la goutte d'encre, il y avait longtemps qu'elle avait fait déborder la coupe, et les dévouements féminins n'ont manqué au pauvre gosse que parce qu'il n'a pas voulu s'en servir.

Non, Apollinaire, Jarry ne mangeait pas de viandes crues, mais je veux bien apprendre à vos mânes d'où sort, déformée, amplifiée et presque recuite sur tous les fourneaux du journalisme, l'histoire de la côtelette en question.

Un jour, comme Alfred Jarry, au phalanstère de Corbeil (une maison de campagne louée en commun par cinq ou six poètes, amis de Jarry), m'agaçait avec ses propos pantagruéliques et ses beuveries plus ou moins compliquées, je lui dis, d'un ton fort calme :

« Voulez-vous parier avec moi que vous ne savez même pas manger de la viande crue..., car j'ai ouï-dire que les singes sont frugivores !

— Eh ! Ma-da-me, vous non plus, sans doute, riposta le pince-sans-rire, car je tiens pour certain que les pintades n'ont pas, comme les poules, un goût prononcé pour les entrailles de lapin ! »

Ainsi commencé, le colloque sentimental devait aller plus loin. Et prenant à témoin la Briquette, bonne engagée à ne rien faire au phalanstère de Corbeil parce qu'elle y était commandée par tout le monde, je fis apporter deux côtelettes de mouton crues, fort appétissantes, ma foi !

« Eh ! Ma-da-me ! interrogea le père Ubu un peu inquiet, que prétendez-vous faire de ça ?

— En manger une et vous l'autre, ce qui prouvera la bonté de notre estomac sinon la tendresse de la viande, mais je vous préviens qu'il s'agit d'un loyal combat : celui qui ne mangera pas la sienne jusqu'à l'os s'engagera à ne plus jamais troubler les digestions du voisin par des récits aussi dégoûtants qu'exagérés. »

Jarry, médusé, regardait son assiette. Ça, ce n'était point une performance de coureur cycliste.

Il murmura, de plus en plus inquiet :

« Admettez-vous les cornichons ?

— Non, mais le sel, toujours de rigueur sur une côtelette cuite !

— Partageons les chances, fit le père Ubu devenu grave. Je vous passe le sel, passez-moi les cornichons...

— Soit, dis-je dédaigneusement, seulement vous allez rendre la corvée très facile, presque agréable !... »

On entama chacun sa côtelette.

« Ce n'est point fort bon... ni très mauvais », maugréa le pauvre garçon qui changeait de couleur à vue d'œil.

Moi je coupais ma viande en menus morceaux et je la salais comme s'il se fût agi d'un œuf dur.

J'avais, j'ai toujours, un estomac merveilleux, qui me permet toutes les fantaisies gastronomiques, à la condition de les arroser d'eau fraîche.

Le malheureux buvait, coup sur coup, son absinthe traditionnelle (sans vinaigre ni encre), mais cela n'allait pas mieux pour lui.

« Et la graisse, la comptez-vous dans le programme ? soupira le patient.

— Naturellement, lui répondis-je la bouche pleine. C'est ce qui s'avale le plus vite parce que ça fond... »

Alors, le père Ubu, demeurant la fourchette en arrêt, me regarda de ses yeux phosphorescents de grand rapace, puis, brusquement, se leva, sa serviette sur ses lèvres, et s'enfuit par la porte ouverte jusqu'au bout du jardin. Je ne le revis plus de toute la journée.

Mais à partir de ce déjeuner mémorable il déclarait à qui voulait l'entendre qu'il mangeait des côtelettes de mouton crues, avec des cornichons, beaucoup de cornichons !...

Et maintenant, passons au chapitre des *dévouements féminins*. Ce n'est pas le moins curieux des romans d'Alfred Jarry !

1. [↑](#) *Les Marges*, N° du 15 janvier 1922.

---

**Mme BERTHE DE C...**

---

### III

**I** L y a des femmes qui sont des *chevilles ouvrières*... Celle-ci avait l'étrange manie de chausser des souliers d'homme, peut-être parce qu'elle avait de grands pieds, peut-être parce qu'elle marchait beaucoup. Elle se mêlait de tout, protégeait tout le monde, procurait des places de secrétaire, des hosties pour messe noire, et de nouveaux fidèles aux prêtres de bonne volonté. J'emprunterai à un esprit délicieux qui s'appelle l'abbé Mugnier, chanoine honoraire de Paris, ce dernier portrait de Mme de C.

« Je m'étais rendu, un matin, à une vente de charité qui avait lieu au profit d'une œuvre lorraine, rue de Grenelle, dans la salle de la Société d'horticulture. La personne qui m'avait invité me présenta à l'une des patronnesses qui tenait le buffet, d'ailleurs fort peu achalandé. Elle s'appelait Mme Berthe C... Ayant appris, par hasard, que je m'intéressais à George Sand et que j'avais été à Nohant, elle exprima le désir de me faire une visite pour me parler du sculpteur Clésinger qu'elle avait connu dans ses neuf dernières années. Cette visite fut suivie de beaucoup d'autres. Mme C... entra presque en courant dans la belle sacristie de Saint-Thomas d'Aquin où j'étais alors vicaire et dont les fenêtres s'ouvraient sur des jardins qu'on ne voit plus. À peine assise et sans comprendre que ce n'était pas le lieu de pareilles lectures, elle sortait d'un cabas de tapisserie, qui ne la quittait jamais, force journaux et revues, et entre autres le *Mercur de France*, où d'un doigt infallible elle me désignait, sur la couverture, les maîtres littéraires de l'avenir ; ou bien les derniers numéros de *l'Écho de Paris* qui achevait la publication de *Là-bas* de J. K. Huysmans<sup>[1]</sup>. »

Mme Berthe de C..., qui se disait cousine de Remy de Gourmont, était une étrange créature, d'âge incertain, que nous appelions tous, au *Mercur*, la *vieille dame* parce que, prétendait Jean de Tinan, elle paraissait représenter le type absolument parfait de la femme *confite*, soit en dévotion, soit en pratiques plus louches de tireuses de cartes ou de ténébreuses

sorcelleries. Au vrai, c'était un ancien modèle de Clésinger, et ici je cède la parole à Alfred Jarry pour sa définition de la *vieille dame*, dans son livre *l'Amour en visite* : « La vieille dame est vieille, comme son nom l'indique ; des statues d'elle, il y a un demi-siècle, quand on la proclamait, par des préfaces célèbres, dans tout l'éclat de sa beauté, attestent que le sens du mot *beauté* oscille d'un pôle à l'autre avec les âges. Elle supplée aux grâces absentes, qu'il est courtois de supposer défuntes, par l'imprévu de sa conversation qui a fourni intarissablement de « cuirs » *le Buste* d'E. About et la Grande Marnière de G. Ohnet. Ses plus récents sont : *la picuite* et *Héliobagage*. »

Dans ce portrait (qui faillit faire mettre en prison son auteur), Jarry nous apprend comment *la vieille dame* achetait *pour dix francs de pierres précieuses*, comment, pour conserver la finesse de sa peau, elle ne se lavait jamais, se servant de vaseline à bas prix, et comment elle avait posé chez un photographe en Pallas Athéné, la main droite sur une lance *prise* au *Bon Marché*... Je suis obligée de glisser sur le reste du tableau parce que Jarry, en apprenant à écrire d'une façon compréhensible, était devenu d'une telle crudité d'expression qu'on ne peut guère le suivre sur ce terrain de la libre critique. Mon mari ayant été invité chez la vieille dame, où l'on rencontrait Remy de Gourmont comme chez lui, me fit à son tour un portrait d'elle qui ne ressemblait en rien à la bonne femme que nous avons l'habitude de voir à nos mardis : « Imagine-toi, me confia-t-il, que Mme de C... nous a reçus dans une toilette extraordinaire de satin bleu fendue sur le côté, laissant apercevoir des caleçons de soie rose ! Nous n'étions que quatre en simples vestons : Huysmans, Millerand, Gourmont et moi. La plus stricte intimité ! Pas d'autre femme ! Si l'on avait pu prévoir ça on se serait mis en habit ! »

Quand Mme de C... venait au *Mercur*e elle y montrait plus de simplicité. Vêtue d'une ample mante dite : *limousine*, d'une jupe de bure à gros plis, ayant, au bras, son inséparable cabas brodé au point de croix, elle arborait fièrement, seule concession aux fantaisies de la mode, un tour de cou en plumes de coq, souvent mouillées si on en jugeait par leur aspect de fils de fer plus ou moins barbelés, et une capote 1885 sous laquelle frisait, en diadème, une perruque d'un blond enfantin. Dépassant sa mante de religieuse d'un ordre inconnu en sortaient des pieds véritablement colossaux, chaussés de souliers d'une pointure approchant le 42 : « Vous

comprenez, me disait-elle d'un ton protecteur qu'elle affectait toujours en me parlant, je ne veux pas me déformer les doigts de pieds ; je me chausse large pour pouvoir, en certaines circonstances, mettre des cothurnes ! » L'idée que Mme de C... mettait, en de certaines circonstances, des cothurnes avait plongé Jean de Tinan dans un abîme de réflexions d'où il ne devait remonter que complètement enragé ! Le teint de Mme de C. luisait, tel un soleil levant, toujours bien verni de sa vaseline non rectifiée, et elle rejetait sa tête très en arrière comme toutes les personnes qui ont l'habitude de faire des entrées de théâtre.

Cette bonne dame m'a porté sur les nerfs durant une dizaine d'années et il faut qu'on m'excuse si je ne me montre pas très tendre pour elle. Je n'ai jamais envie de rire des femmes qui savent vieillir à propos, et leurs petites infirmités : maquillages, teintures ou perruques ne me font pas perdre contenance quand c'est proprement fait, arrange avec décence... Mais l'indécence des procédés me révolte toujours comme un manque de jugement. C'est pourquoi je regarde les prétentions à une jeunesse factice comme des preuves de folie. Or, je ne savais pas, à ce moment-là, que Mme de C... avait été plusieurs fois enfermée. J'étais obligée de la subir en la traitant comme une personne raisonnable... De là mon manque d'indulgence !

Jean de Tinan et Alfred Jarry, les deux extrémistes du jeune *Mercur*e d'alors, l'un par son parti pris d'élégance romantique et l'autre par sa furieuse exagération de toutes les négligences vestimentaires, me demandaient pourquoi je recevais cette femme sans un sourire de raillerie pour ces fameux « cuirs » dont parle son portraitiste de tout à l'heure. Mon Dieu, je la recevais sérieusement parce que je sentais qu'elle était, malgré tout, une *cheville ouvrière* dans la vie si difficile de Remy de Gourmont, ce rêveur maladif, ce grand bénédictin enfermé dans sa tour d'ivoire qu'il sculptait avec la patience d'un mandarin chinois. Elle devenait, en dépit de ses personnelles rancunes, sa providence. Les cuisinières, les femmes de charge, les concierges ne sont pas toujours des modèles de distinctions, même celles qui ont passé par le ciseau de Clésinger ; on aimerait mieux voir autour du génie la bonne fée en jolis souliers de bal que la mauvaise sorcière, chaussée des bottes de sept lieues... Mais qu'importe la lourdeur

des pas qui apportent le bol de tisane... pourvu qu'ils l'apportent au moment psychologique !

Mme de C... fut la *Sixtine* de Remy de Gourmont d'abord, ensuite elle devint fatalement sa servante, veillant sur le désordre du ménage ou l'activant, au besoin, mais elle en défendait l'accès. Dans ce rôle de cerbère elle fut très utile et ce n'est pas Jean, le frère de Remy de Gourmont, qui me démentira.

Maintenant j'en arrive à la comédie des amours de Mme de C... avec ce pauvre Alfred Jarry, comédie ayant bien failli tourner au drame. Jean de Tinan adorait les mystifications et il me déclara, un mardi, qu'il avait enfin découvert une manière de se débarrasser des deux monstres qui, à son avis, encombraient mon salon : « On va les faire s'affronter et, ma foi, ils se débrouilleront. Tâchez de prouver à la vieille dame que Jarry se consume d'amour pour sa personne. — Mais, ça ne prendra pas, répondis-je un peu effarée, Jarry la trouve ridicule et cette vieille toquée parle tout le temps de sa vertu. — Vous êtes un peu *nice*, Rachilde, riposta Jean de Tinan, qui prisait les expressions xvii<sup>e</sup> siècle. Nous ne risquons qu'une chose, c'est qu'elle oublie cette vertu en l'honneur de ce prétendu *surmâle*, et quant à lui, elle ne peut que lui plaire, au moins par sa base, d'une solidité toute masculine... »

J'avoue que j'eus le plus grand tort de me prêter à ce jeu, mais, en ce temps-là, nous aimions tellement à rire, au *Mercur de France* ! C'était le bon temps !

Je prévins donc, très discrètement, notre vieille dame qu'Alfred Jarry demeurait souvent rêveur quand elle parlait (on l'eût été à moins !) et qu'il me disait certaine chose touchant sa manière de chanter, car elle avait une voix extraordinaire, paraissait-il. Enfin je lui fis remarquer qu'elle avait grand tort de lui tenir rigueur de ses façons brusques, et que ce serait peut-être une bonne œuvre de ramener au culte de la femme un jeune homme égaré dans les chemins de la perdition. Pour une héroïne qui avait aidé à convertir Huysmans, puis recousu les boutons de Remy de Gourmont, n'importe quelle entreprise ne devait sembler trop audacieuse. N'y avait-il pas en elle de la sœur de charité et de la Mélusine ? « Ange et démon, Madame. » « Voyons, voyons, ma chère petite, me répliquait-elle en

minaudant et me tendant sa bonbonnière toujours pleine de pastilles de menthe achetées chez le petit épicier du coin, vous êtes sûre ?... Ce garçon n'est qu'une brute, cependant, il est très fort en latin... je n'ai pas voulu m'en occuper durant ses fréquentations chez nous parce que je suis une chaste, moi, j'ai horreur des hommes mal élevés ; pourtant, oui... quand je chante on ne peut guère m'oublier, même le charretier qui passe... » Elle ajouta, naïvement : « Je ne veux pas la mort du pécheur... je lui adresserai quelques paroles d'espoir... »

Le pécheur, lui, ne se doutait de rien et Jean de Tinan se frottait les mains en murmurant : « Vous verrez. Rachilde, que lorsque Jarry apprendra ça... il sautera dessus... (un temps) pour l'étrangler ! »

Jarry, de son côté, me prit un jour à part et me dit, de son ton bourru :

« La vieille dame nous a demandé où nous mangions et qui faisait notre ménage. En outre, elle prétend que nous sommes très mal habillé...

— Mon Dieu, père Ubu, ne vous fâchez pas. Elle veut peut-être aussi recoudre vos boutons !

— Ça, Ma-da-me ! gronda-t-il, c'est impossible, car ne possédant qu'un costume, pour le moment, nous ne pouvons nous mettre tout nu à la seule fin de lui confier nos réparations. Est-ce que vous ne pourriez pas lui dire qu'elle ne nous arrête pas en pleine rue pour nous parier de ses histoires de cuisines ? Nous étions entourés d'un grand concours de peuple à cause de son cabas ! Elle nous a raconté que vous saviez que sa musique nous excitait beaucoup. Nous ne l'avons jamais entendue ! Est-ce que vous vous êtes fichue de nous ou d'elle ?... »

Et les yeux phosphorescents de Jarry fulguraient.

« Père Ubu, croyez-moi, cette pauvre femme cache une âme tendre sous ses dehors un peu excentriques, c'est une amoureuse délicate dans une enveloppe vulgaire. Elle est très capable de jouer les Cendrillons à la ville... » « Pas par le pied ! » coupa durement le terrible garçon. « ... Et, continuai-je, de se transformer en grande dame chez elle, en princesse des *Mille et une Nuits*... »

Alors le cynique devint amer tout à coup et, haussant les épaules :

« Non, Ma-da-me, nous ne croyons point à ces transformations. Libre aux gens de génie de coucher avec leur cuisinière, nous, nous ne tenons pas à avoir du génie à ce prix-là. Nous n'aimons pas les femmes du tout, mais si jamais nous en aimions une, nous la voudrions notre égale, ce qui ne serait pas rien ! Nous sommes Breton, nous, et point Normand ! »

Et il tourna les talons avec une si belle désinvolture que je commençai à éprouver quelque remords.

« Ça s'arrangera ! » m'affirma Jean de Tinan à qui je communiquai mes dernières impressions.

Ce fut, naturellement, sur la pauvre vieille dame que tomba enfin le coup de foudre, et ce fut elle qui se déclara (en quels termes !). Le père Ubu, à qui elle prêtait des livres suggestifs, m'apporta un papier de son écriture qu'il avait trouvé dans un roman corné à la bonne page.

Détail horrible : il y avait plus d'un mois que ce billet doux dormait dans ce bouquin que le héros n'avait même pas ouvert : « Nous allions le lui rendre, sans l'avoir lu, pas plus que son livre, du reste, nous avons horreur des histoires d'amour ! Prenez connaissance de ça, Ma-da-me ! Nous, nous n'avons pas eu le courage d'aller jusqu'au bout ; ce serait peut-être urgent de la faire enfermer, cornegidouille ! »

« Ça », c'était la déclaration, et, puisque aussi bien je ne sais rien de plus étonnant sous le rapport des sentiments élevés qu'une dame peut exprimer, en style soutenu, vis-à-vis d'un monsieur, je ne résiste pas au plaisir de publier ici ce morceau de littérature, vraiment symboliste. Cela pourra servir de modèle aux femmes de lettres de l'avenir, en supposant que les femmes de lettres de l'avenir puissent être jamais embarrassées de leur vertu au point de ne savoir plus où donner de la métaphore ni de la tête...

## **Tua res agitur**

Suis-je Amour ou Phébus ? Lusignan ou Biron ?  
Mon front est rouge encor du baiser de la reine.

Je détiens un pouvoir — plus grand que tous les autres — qui les contient tous — occulte et inconnu — le veux-tu ?

Je possède les clefs d'or qui ouvrent les portes d'ivoire du royaume des songes. — Comme Perséphone qui tisse dans un voile les vies des humanités futures, je ferai défiler sous tes yeux toutes les images. — Les symboles prendront corps, ils deviendront vivants dans ta pensée — ils peupleront un monde merveilleux inaccessible aux hommes. — Les veux-tu ?

Par mon action sur toi, les idées se presseront en foule à ton cerveau — les formes s'animeront et nous feront un cortège, comme nul dictateur n'en eut jamais.

Viens, nous régnerons sur un peuple créé par nous, d'un pouvoir incontesté.

Toutes les puissantes intelligences qui arrachèrent aux Causes une partie de leur secret ont travaillé pour nous.

Nous serons le merveilleux aboutissement de tous ces révélateurs et leurs prodigieux enfants.

C'est pour nous que les Troyens périrent pour conserver Hélène, la beauté — que les Romains soumièrent les Barbares, la force brutale — que les Hindous, par des siècles de méditations, découvrirent le Nirvana — que les religions anciennes divisèrent les planètes.

C'est pour nous que l'Assyrie éleva ses monuments et que ses peuples s'entre-choquèrent dans de fougueuses mêlées pour que nous ayons le souvenir des chevauchées guerrières.

C'est pour nous que les hommes se mesurèrent dans de mémorables combats — pour nous en laisser le souvenir.

C'est pour la sauvegarde du futur que les Croyances luttèrent contre les Forces, et que Juan d'Autriche vainquit à Lépante.

Viens — voilà que le monde se fait vieux et qu'il se prépare au sommeil — il a produit tout ce qu'il contenait d'efforts. — Les poètes ont épuisé toutes leurs comparaisons et les savants toutes leurs recherches.

Viens — notre temps s'approche. L'heure de toutes les dominations terrestres est passée — les conquérants n'ont plus rien à faire, car nous savons que rien d'humain ne vaut la peine d'être conquis.

Les Analystes ont démontré que les miracles étaient hallucinations et que le merveilleux s'enfermait dans un lobe cérébral.

Mais les Philosophes ont affirmé que la Volonté était le levier magique et que l'idée créait l'Acte.

Viens donc — par notre souverain vouloir nous serons les tout-puissants de ce monde, toutes les œuvres de l'Esprit seront notre magnifique trophée — nous les réaliserons en nous-mêmes. Nous serons les Héros chantés par les poètes, les Dominateurs conservés par l'Histoire, les Conquérants acclamés par les guerriers. Nous serons jeunes et impérissables, nous aurons toutes les fleurs, tous les fruits, tous les parfums, toutes les essences.

Viens ! — les élans de mon être se précipitent vers toi, comme d'ardents coursiers que le cavalier peut à peine retenir, et qui vont bientôt l'emporter d'un galop furieux à travers le fleuve des désirs.

Viens, j'entends s'approcher les fanfares des marches triomphales — nous monterons vivants au Walhal. Au lieu d'hydromel, je te verserai l'extase, je te donnerai les joies de la pensée.

Viens, nul ne pourrait s'égaliser à moi — je connais le désespoir d'Orphée et le déchirement de ses plaintes. Le vautour cessera de dévorer Prométhée, et Pygmalion n'essaiera plus d'amener une ombre vaine.

Viens, je te donnerai le Temps et l'Éternité — je connais le secret de l'Au-delà, tu n'imploreras pas inutilement des dieux sourds, et tu ne briseras pas ton Rêve aux bornes du Possible.

Viens, et tu régneras — viens que je l'emporte dans les espaces sans bornes — j'ai capté toutes les Chimères, je te donnerai un songe sans fin.

Mes bras sont assez forts pour te porter, mon cœur assez vaillant pour le soutenir, mon esprit assez puissant pour t'initier.

Je t'ai préparé une incomparable demeure — mais seule j'en peux ouvrir l'entrée. En vain, pour saisir les secrets de la vie, pâlirais-tu comme Faust sur des grimoires — elle resterait impénétrable, tu chercherais sans succès dans les livres ce qu'ils ne contiennent pas. Je te donnerai l'Absolu par la suprême communion de l'intelligence. — Je te ferai concevoir l'immortel chef-d'œuvre qui frappe à la porte de ton entendement, pour que tu te laisses pénétrer par lui.

Comme la déesse parcourant la terre, je t'ai cherché pour te donner l'heure unique, la treizième, celle que je suis moi-même, qui n'existe pas pour les autres humains.

Viens, et tu ajouteras la page nouvelle au livre de l'Esprit, je réveillerai dans ta mémoire le souvenir de tout ce qui a vécu, je te donnerai la conscience absolue de l'Univers, je ferai descendre en toi l'âme divine, je te ferai franchir l'abîme qui en sépare l'homme.

Viens, tu seras le Triomphateur si tu sais comprendre et oser...

« Ça manque vraiment de technicité, laissa tomber Alfred Jarry après lecture, et nous ne lui confierons point nos personnels boutons à recoudre ! »

Ce qui n'empêche pas que cette étonnante vieille dame lui fit obtenir sa libération du service militaire, ce dont il ne lui fut nullement reconnaissant tant il se montrait réfractaire aux dévouements féminins.

1. [↑](#) *J. K. Huysmans à la Trappe*, par l'abbé MUGNIER, (Le Divan).

---

**“ UBU-ROI ”**

---

---

## IV

**L**A vie d'Alfred Jarry connut son apogée lors de la fameuse représentation d'*Ubu-Roi*. Il ne s'en aperçut point. Toujours pauvre, toujours indifférent, toujours ivre d'un mauvais alcool ou d'un trop beau rêve, épris d'un absolu à la fois mathématique et romanesque, il se laissa porter par cette furieuse vague de fond qui remuait la foule sans arriver à l'émouvoir lui-même et retomba de toute sa hauteur sans daigner se plaindre de la fatalité qui le sacrait bouffon royal et ne lui permettait même pas d'exploiter sa chance.

La première apparition, sur la scène, de cette curieuse pièce eut lieu au théâtre de *l'Œuvre*, sous la direction de Lugné-Poe, le 10 décembre 1896, et ce fut Gémier qui tint le rôle particulièrement lourd du roi Ubu, lequel rôle avait d'abord été destiné à une marionnette, sorte de Karagheuz gaulois que la décence moderne ne permettait pas à un acteur de chair et d'os d'interpréter facilement. Ici, j'emprunterai à un article de Laurent Tailhade une pittoresque vision de la salle : « ... Le soir de cette première, les couloirs trépidaient, l'assistance était houleuse comme aux plus beaux jours du romantisme. C'était, toute proportion gardée, une bataille d'*Hernani* entre les jeunes écoles, décadentes, symbolistes, et la critique bourgeoise incarnée avec une lourdeur satisfaite dans la graisse du vieux Sarcey (et il y avait toutes les notoriétés du monde politique ou des gens de lettres : Rochefort et Willy, Arthur Meyer et Catulle Mendès). Poètes chevelus, esthètes crasseux et grandiloques, le ban et l'arrière-ban de la littérature nouvelle, discutaient, gesticulaient, échangeaient des médisances et des commérages de portier. La rédaction du *Mercure de France*, au grand complet, apportant dans ce hourvari une tenue élégante et plus discrète. »

Avant le lever du rideau, un petit homme noir, en habit trop grand, les cheveux plaqués à la Bonaparte, le visage pâle et les yeux sombres, des yeux d'encre ou de mare profonde, surgit de derrière une table de conférencier pour pressentir le public au sujet de la situation géographique

de l'action de la pièce. Il parla exactement dix minutes, d'un ton sec et froid, pour dire ceci : « Mesdames, Messieurs, il serait superflu — outre le quelque ridicule que l'auteur parle de sa propre pièce — que je vienne ici précéder de peu de mots la réalisation d'*Ubu-Roi* après que de plus notoires en ont voulu parler : dont je remercie, et avec eux tous les autres, MM. Silvestre, Mendès, Scholl, Lorrain et Bauer, si je ne croyais que leur bienveillance a vu le ventre d'Ubu gros de plus de satiriques symboles qu'on ne l'en a pu gonfler pour ce soir. Le swedenborgien docteur Mésès a excellemment comparé les œuvres rudimentaires aux plus parfaites et les êtres embryonnaires aux plus complets, en ce qu'aux premiers manquent tous les accidents, protubérances et qualités, ce qui leur laisse la forme sphérique ou presque, comme est l'ovule et M. Ubu ; et aux seconds s'ajoutent tant de détails qui les font personnels qu'ils ont pareillement forme de sphère en vertu de cet axiome que le corps le plus poli est celui qui présente le plus grand nombre d'aspérités. C'est pourquoi vous serez libres de voir en M. Ubu les multiples allusions que vous voudrez, ou un simple fantoche, la déformation par un potache d'un de ses professeurs qui représentait pour lui tout le grotesque qui fût au monde. C'est cet aspect que vous donnera aujourd'hui le théâtre de l'*Œuvre*. Il a plu à quelques acteurs de se faire pour deux soirées impersonnels et de jouer enfermés dans un masque afin d'être bien exactement l'homme intérieur et l'âme des grandes marionnettes que vous allez voir. La pièce ayant été montée hâtivement et surtout avec un peu de bonne volonté, Ubu n'a pas eu le temps d'avoir son masque véritable, d'ailleurs très incommode à porter, et ses comparses seront, comme lui, décorés plutôt d'approximations. Il était très important que nous eussions, pour être tout à fait marionnettes (*Ubu-Roi* est une pièce qui n'a jamais été écrite pour marionnettes mais pour des acteurs jouant en marionnettes, ce qui n'est pas la même chose), une musique de foire, et l'orchestration était distribuée à des cuivres, gongs et cornes de trompettes marines que le temps a manqué pour réunir. N'en voulons pas trop au théâtre de l'*Œuvre* : nous tenions surtout à incarner Ubu dans la souplesse du talent de M. Gémier et c'est aujourd'hui et demain les deux seuls soirs où M. Ginisty, et l'interprétation de Villiers de l'Isle-Adam, aient la liberté de nous le prêter. Nous allons passer aux trois actes qui sont sus et deux qui sont sus aussi grâce à quelques coupures. J'ai fait toutes les coupures qui ont été agréables aux acteurs, même de plusieurs passages indispensables au

sens et à l'équilibre de la pièce, et j'ai maintenu pour eux des scènes que j'aurais volontiers coupées. Car si marionnettes que nous voulions être, nous n'avons pas suspendu chaque personnage à un fil, ce qui eût été sinon absurde, du moins bien compliqué pour nous ; et par suite nous n'étions pas certain de l'ensemble de nos foules alors qu'à Guignol un faisceau de guindes et de fils commande toute une armée. Attendons-nous à voir des personnages notables comme M. Ubu et le Tsar forcés de caracolier en tête à tête sur des chevaux de carton que nous avons passé la nuit à peindre afin de remplir la scène. Les trois premiers actes, du moins, et les dernières scènes seront joués intégralement tels qu'ils ont été écrits. Nous aurons un décor parfaitement exact, car de même qu'il est un procédé facile pour situer une pièce dans l'éternité, à savoir de faire par exemple tirer, en l'an mil et tant, des coups de revolver, vous verrez des portes s'ouvrir sur des plaines de neige sous un ciel bleu, des cheminées garnies de pendules se fendre afin de servir de portes et des palmiers verdir au pied des lits afin que les broutent de petits éléphants perchés sur les étagères. Quant à notre orchestre qui manque, on n'en regrettera que l'intensité et le timbre, divers pianos et timbales exécutant les thèmes d'Ubu derrière la coulisse. Pour l'action qui va commencer, elle se passe en Pologne, c'est-à-dire nulle part. »

Et le petit homme noir, vêtu de son habit trop grand, c'est-à-dire Alfred Jarry, salua d'un mouvement assez pareil au geste d'un pantin qui se casse, et disparut derrière le rideau.

Je veux ajouter à ce compte rendu de la conférence d'Alfred Jarry le commentaire qu'en fit A. Ferdinand Herold, alors critique dramatique au *Mercur de France* : « Cette brève et spirituelle allocution est, nous semble-t-il, la plus fine critique qu'on puisse faire d'*Ubu-Roi*. Je veux cependant dire que cette extraordinaire fantaisie, dont quelques-uns affectent de se scandaliser, est l'œuvre la plus vraiment irrespectueuse qu'on ait, depuis longtemps, écrite ; il n'y a guère de préjugé, si vivace qu'il soit encore, qui n'y soit raillé, et M. Alfred Jarry aura eu le rare honneur de créer un type, celui d'*Ubu*. N'avons-nous pas déjà, quelques jours à peine après la représentation, lu un article où M. Rochefort, voulant exprimer tout le mépris qu'il a pour le ministre actuel, comparait M. Méline et ses collègues

au *Père Ubu* ? Et, en somme, *Ubu* n'est-il pas, professeur ou politicien, l'homme du gouvernement ?... »

Or, on était venu en foule, comme l'a constaté plus haut Laurent Tailhade, parce qu'en ce temps-là les théâtres dits théâtres d'avant-garde n'étaient pas aussi nombreux qu'aujourd'hui et ne divisaient pas le courant de l'opinion en multiples cascades. Il y avait un *Théâtre libre*, il y avait un *Théâtre d'art*, et on savait à peu près d'où soufflait le vent. On croyait encore à la bonne foi des jeunes, sinon à leur génie, et on n'était pas encore blasé sur leur mépris du bon sens. On leur demandait un peu plus que du bruit et les gens du monde ou les *snoobs* consentaient à payer leurs places pour autre chose que recevoir des poignées de haricots dans la figure.

Alfred Jarry fut pourtant en France le précurseur de tous les bouffons de lettres d'aujourd'hui, et malgré sa réelle valeur littéraire il fut la première victime offerte en holocauste à la folie furieuse de ceux qui veulent du nouveau, du nouveau jusqu'à l'absurde, et même jusqu'à l'impuissance de l'absurde. Déçus, cette fois-là, parce qu'ils comprenaient trop, ils prirent leur revanche, plus tard, en applaudissant frénétiquement des choses qu'ils ne comprenaient pas du tout... De même que les amateurs de peinture, après avoir laissé mourir de faim de grands peintres, se jetèrent, des billets de banque à la main, sur d'infâmes barbouilleurs que les marchands, s'entendant entre eux, firent monter à des cours fantastiques... à la bourse de la paresse !

Devant *Ubu-Roi*, simple satire de toutes les bonnes mœurs et surtout de la guerre, de la grande guerre qui devait venir, ils sifflèrent implacablement. Ce fut un charivari impressionnant. Gémier, orné d'un masque effroyable (pâle copie avant la lettre de l'effroyable *masque à gaz* de nos malheureux soldats) et du fond d'un nez en trompe d'éléphant, leur lança le mot, le fameux mot par lequel débute la pièce, mot du « parlage français », dit Laurent Tailhade, auquel Jarry avait ajouté une lettre qui lui donnait un accent neuf et la plus affirmative des sonorités : « Mer...dre ! »

Un tel tumulte s'ensuivit que Gémier dut rester muet pendant un quart d'heure, et c'est long, un quart d'heure, à la scène !... Cela s'appelle : *un trou*. C'était même un vrai précipice ! Les gens de lettres riaient, mais les profanes, surtout les dames, n'en revenaient pas. On s'interpellait d'une loge à l'autre, on s'invectivait, si bien que Willy, agitant son fameux

chapeau à bord plat, de légendaire mémoire, finit par crier au public : « Enchaînons ! » comme estimant la scène à faire surtout dans la salle. Chaque fois, du reste, que le mot fut dit, au courant de la pièce, et il y est dit très souvent, il reçut le même accueil : cris de colère, d'indignation ou fou rire. Gémier, le père Ubu, cette excellente Mme France, la mère Ubu, en prirent leur parti et se montrèrent vraiment merveilleux de courage et de talent.

Les critiques impartiaux eurent tout de même, dans ce bouleversant tapage, la vision d'un type nouveau, quoique éternel, de Guignol-tyran, à la fois bourgeoisement poltron, lâchement cruel, avare, génialement philosophe, tenant par sa grandiloquence de Shakespeare et par son humanité primitive de Rabebais. On put deviner, dans son créateur, ceux qui savent lire, un érudit puisant aux bonnes sources, connaissant parfaitement ses classiques, grecs, latins ou français. Des phrases passèrent par-dessus la rampe pour tomber dans l'immortalité. Je n'en veux citer qu'une : « Mère Ubu, tu es bien laide, ce soir. Est-ce parce que nous avons des invités ? »

Ce père Ubu devait, malgré toutes les réprobations et le scandale soulevé, entrer dans nos mœurs et s'y faire une place qu'on ne peut plus lui enlever. Voici un article du sagace Catulle Mendès, demeuré encore assez romantique, le disciple d'Hugo, pour avoir bien saisi la portée de cette inoubliable soirée où l'on put prédire le règne du grotesque fantoche lancé, comme un ballon rouge, par la main d'un enfant terrible, très au-dessus de toutes les barrières de la vie courante : « Des sifflets ? Oui ! Des hurlements de rage et des râles de mauvais rire ? Oui. Des banquettes prêtes à voler sur la scène ? Oui. Des loges vociférantes et tendant des poings ? Oui ; et, en un mot, toute une foule furieuse d'être mystifiée, bondissante, en sursaut, vers la scène où un homme à la longue barbe blanche, en long habit, noir, qui sans doute représente le temps, vient à pas légers accrocher, pancarte symbolique, au manteau d'Arlequin l'illusion des décors ? Oui ; et les allusions à l'éternelle imbécillité humaine, à l'éternelle luxure, à l'éternelle goinfrerie, incomprise ? Oui ; et le symbole de la bassesse de l'instinct qui s'érige en tyrannie, inaperçu ? Oui ; et le bafouillement de la pudeur, de la vertu, du patriotisme, de l'idéal, surexcitant jusqu'à la bacchanale les pudeurs, les vertus, les patriotismes et l'idéal des personnes qui ont bien dîné ? Oui ; et par surcroît les drôleries pas drôles, les grotesqueries

désolantes, le rire ouvert jusqu'au macabre rictus des têtes de squelettes ? Oui ; et vraiment, toute la pièce ennuyeuse sans qu'une explosion de joie, toujours attendue, y éclate ? Oui, oui, oui, vous dis-je !... Mais, tout de même, ne vous y trompez pas, ce ne sont pas des soirées indifférentes et dénuées de signe que celles d'hier soir et de ce soir, au théâtre de *l'Œuvre*. Quelqu'un parmi le tohu-bohu a crié : « Vous ne comprendriez pas davantage Shakespeare ! » Il a eu raison. Entendons-nous bien ! Je ne dis pas du tout que M. Alfred Jarry soit Shakespeare et tout ce qu'il a d'Aristophane est devenu du bas Guignol et une saleté de funambulesquerie foraine ; mais, croyez-le, malgré les niaiseries de l'action et les médiocrités de la forme, un type nous est apparu, créé par l'imagination extravagante et brutale d'un homme presque enfant.

« *Le Père Ubu* existe.

« Fait de Pulcinella et de Polichinelle, de Punch et de Karagheuz, de Mayeux et de Joseph Prud'homme, de Robert Macaire et de M. Thiers, du catholique Torquemada et du juif Deutz, d'un agent de la sûreté et de l'anarchiste Vaillant, énorme parodie malpropre de Macbeth, de Napoléon et d'un souteneur devenu roi, il existe désormais, inoubliable. Vous ne vous en débarrasserez pas : il vous hantera, vous obligera sans trêve à vous souvenir qu'il fut, qu'il est ; il deviendra une légende populaire des instincts vils, affamés et immondes, et M. Jarry, que j'espère destiné à de plus délicates gloires, aura créé un masque infâme. Quant à l'abondance des mots ignominieux proférés par les protagonistes de cette œuvre inepte et étonnante, elle n'a point de quoi nous surprendre : il y a des moments de siècle où les dalles crevantes, des égouts, comme des volcans, éclatent et éjaculent... »

Comme on le voit, Mendès, esprit subtil, très averti, ayant tout lu, tout étudié, possédant par excellence le flair du Juif intelligent et sachant dépouiller, le cas échéant, la réserve prudente inhérente à sa race, faisait un très beau sort à l'œuvre de Jarry, mais il ne pardonna pas à son auteur son indifférence de toute gloire ou réussite profitable. Il ne comprit pas plus cet enfant de génie en sa personnalité d'exception fatale qu'il ne pouvait comprendre le puéril et génial Villiers de l'Isle-Adam, pour lequel, son meilleur ami, prétendait-il, souvent, il avait, lui Mendès, le monstre de grand talent, une sorte de haine superstitieuse. Si Jarry, le sacrilège, n'avait

pas été aussi un réel catholique, il aurait pu, protégé par Catulle Mendès, arriver à la maîtrise de son art, parce que qui peut plus doit pouvoir moins. Or, Jarry ne fit même pas un pas pour le remercier, au soir de son pseudo-triomphe, de lui avoir communiqué les épreuves de son papier. « Dites donc, questionna Mendès ahuri par le dédain du triomphateur, est-ce qu'il est mal élevé, *en outre* ? — Non, lui répondis-je, c'est plus grave, il est fou. Ce soir, il pense à autre chose et sa pièce ne l'intéresse plus ! — Bien ! fit Mendès, encore un phénomène, seulement, prévenez-le que l'on ne dérange pas en vain la grande publicité. S'il est en retard avec elle, elle ne lui pardonnera pas. » Je tançai Ubu qui remercia. Et Mendès avait raison. Alfred Jarry disparut presque sous le vilain masque de son fantoche, comme dévoré tout entier par ce goinfre. Qui donc connaît *César-Antéchrist*, *le Surmâle*, *Messaline* et les si amusantes *Spéculations* ? Ce qu'était leur auteur ? Au fond, un garçon triste et un violent résigné. Peut-être plus : un anormal dévoyé ! Poète, donc excessif. Mais bien plus dilettante qu'homme de lettres. Il ne cherchait ni la réclame ni l'argent. Il avait horreur d'écrire dans les journaux parce qu'il y faut porter sa copie à heure fixe. Dessinateur original, il laissa traîner ses dessins sur toutes les tables de café... où ils ne furent pas perdus pour tout le monde. Il a été, qu'on le veuille ou non, l'animateur du mouvement  *cubiste*  en France. On n'a qu'à comparer ses bois gravés par lui-même avec les plus récentes créations de ce genre hermétique (je dis hermétique par pure politesse). Alfred Jarry fut vraiment le premier fondateur de l'école que j'appellerai, faute d'expression plus technique :  *l'école des démons de l'absurde* .

Dans le journalisme on emploie journallement les mots de son étrange vocabulaire sans savoir d'où ils viennent : qui n'a lu des diatribes contre *M. Ubureau*, personnage comique et malfaisant de notre belle ad-mi-nis-tration ? Et *le voiturin à phynance*... jusqu'aux charretiers qui, de temps à autre, ajoutaient l'*r* pour accentuer le mot-juron !...

Pauvre père Ubu : pillée, volée, déformée son œuvre gît, en puissance latente, dans toutes les œuvres qui l'ont plagiée... On a fait même beaucoup plus ironique : *on l'a continuée*, voir les plaquettes luxueuses d'Ambroise Vollard qui, sous tous les rapports, sont mieux que de *l'Ubu* !... Et le *Potomac* de Jean Cocteau ? Et tant d'autres, plus habiles, plus savants, surtout plus mondains... car ils ont, pour les lancer haut, ces *volants*, les

raquettes souples des salons princiers, de ces salons qui font à la fois les grands académiciens et les petits génies !

D'ailleurs, que pourrait-on pour ce garçon farouche qui noyait ses appétits de fauve aux abois dans l'absinthe, qu'il appelait *l'herbe sainte* ? Rien ! Pas même le plaindre !...

Qu'avons-nous fait pour lui, nous-même ? Je placerai ici un paragraphe d'un article de Laurent Tailhade où il a peut-être deviné l'orgueil maladif du héros, qu'il n'aimait pas beaucoup, car Tailhade était un poète soucieux d'élégance et de distinction, mais qu'il sentait son égal en le mépris du *Mufle* : « M. et Mme Alfred Vallette furent pour son isolement et son orageuse jeunesse de parfaits amis. Quand il se montrait aux brillants *mardis* qu'animait la verve éblouissante de Rachilde, sale, miteux, sans linge, les pieds dans des chaussons de lisière où pointaient ses orteils, la maîtresse de la maison entourait de tant de grâces et de prévenances le malingreux qui, dans ce Paris d'hier, traînait encore les loques médiévales de Gringoire ou de Villon, que chacun à son tour lui faisait fête. Alfred Jarry ne brillait de tout son éclat que dans le salon de Rachilde et les *symposiums* du *Mercury*. Son esprit gamin, sa voix mauvaise et désaccordée, son accent nasillard et traînant s'harmonisait à son allure. Il semblait avoir adopté, choisi son costume hétéroclite et composé, comme une figure de théâtre, son personnage extravagant. »

Mais c'était encore, c'était toujours le masque du père Ubu dévorant le vrai visage de son créateur, de sa victime plutôt.

Il y eut aussi la *Revue Blanche* et les Natanson, qui essayèrent de le faire travailler régulièrement. Il leur fallut y mettre de ta patience, car le père Ubu ou Alfred Jarry, s'il ne savait point tirer à la ligne, pêchait à la ligne et se sauvait de tous les poisons de la capitale des lettres pour aller respirer au bord de la Seine, ce qui prolongea de quelques années son étrange existence. Il fut là, comme il le disait lui-même, « un homme grand et magnifique ». Étant d'ailleurs petit et dépourvu de toute phynance, il trouva le moyen d'acquérir un canot dénommé *as*, dans lequel il fit des prouesses d'endurance sportive, et une maison de campagne (?) qu'on appelait le *tripode*... parce qu'elle avait *quatre* pieds. À la campagne nous retrouverons, si mes lecteurs veulent bien me suivre, le sauvage, l'homme

des bois lâché en pleine liberté et ne connaissant plus que ses caprices fous,  
son bon plaisir qui n'était pas toujours celui des voisins.

---

# **UNE AFFAIRE UBU**

---

---

## V

---

---

# FEUILLETON DU Temps

DU 5 JANVIER 1922

---

## *LES LIVRES*

---

ALFRED JARRY : *Ubu-Roi*, nouvelle édition, avec les croquis de l'auteur et une préface de M. Jean Saltas, 1 vol. Fasquelle. Cf. *Messaline, le Surmâle, Gestes et opinions du docteur Faustroll, pataphysicien*, etc..., *ibid.* — CHARLES CHASSÉ : *les Sources d'Ubu-Roi*, avec 12 illustrations, 1 vol. Floury.

Il y a une affaire *Ubu*. Il paraît qu'*Ubu-Roi* n'est pas d'Alfred Jarry. C'est toute une histoire.

Vous savez qu'*Ubu-Roi* fut représenté pour la première fois en décembre 1896, par le théâtre de l'Œuvre, que dirigeait et dirige encore M. Lugné-Poe. J'y étais. Cela se passait dans la salle qui devait devenir le théâtre Réjane et qui est aujourd'hui le Théâtre de Paris. Gémier jouait Ubu. La mère Ubu, c'était l'étonnante Louise France, si spirituelle et si disgraciée, pareille à une vieille portière à chauffeurette égarée dans la vie de bohème, et qui n'avait pas besoin de se camoufler pour justifier cette apostrophe d'Ubu : « Mère Ubu, tu es bien laide aujourd'hui. Est-ce parce que nous attendons du monde ? » Je vois encore Henri Bauer, colosse à grosse figure jeune et à cheveux blancs un peu crépus, bien en vue dans une baignoire découverte, côté jardin : il était alors le critique très influent de l'*Écho de Paris*, grand patron des novateurs audacieux, et notoirement favorable à *Ubu-Roi*. Beaucoup d'esthètes à cheveux longs dans la salle, qui devint très vite houleuse ; Laurent Tailhade a écrit, dans *Quelques fantômes de jadis* : « Quand, avec la tête piriforme et le jupon ballonné du père Ubu, Gémier ouvrit la scène par le mot essentiel du parlage français, enrichi d'une consonne, après un temps d'hésitation, le rire se déchaîna, cordial et bon enfant. » La consonne intercalée était un *r* ; et le mot du général de Waterloo ne rimait plus avec le subjonctif, mais avec l'infinitif même du verbe *perdre*. On rit, certes ; mais certains se fâchèrent aussi, et toute la représentation fut entrecoupée de manifestations en divers sens. Ce qui est vrai, c'est qu'à la fin de cet étrange spectacle, le nom d'Alfred Jarry, proclamé par son principal interprète, entra dans la célébrité.

C'était un jeune littérateur breton, né en 1873, fort répandu à Paris dans les milieux littéraires d'avant-garde, collaborateur de la *Revue blanche* et du *Mercur de France*. Il menait l'existence la plus absurde, habitait une mansarde près du carrefour Buci, seul avec deux hiboux, portait des costumes hétéroclites, généralement miteux, et mourut prématurément en 1907, de misère, de tuberculose et d'alcoolisme. Il n'était pas si paresseux, en somme : il a laissé plusieurs volumes, où il y a des choses qui ne sont pas méprisables. S'il avait vécu et s'était débarrassé de certaines manies, il aurait eu du talent. Mais *Ubu-Roi* fut son unique succès. *Ubu-Roi* lui a donné une espèce de gloire,

qui a persisté après sa mort, et qui lui paraissait définitivement acquise. Deux événements viennent de la remettre en question.

Depuis une vingtaine d'années, la brochure était introuvable en librairie. Les bibliophiles s'en disputaient les rares exemplaires à prix d'or. Ceux-là ne lisent point, et ceux qui l'auraient lue, ou relue, ne pouvaient se la procurer. *Ubu-Roi* vivait donc sur sa réputation, ou sur sa légende. Enfin, l'éditeur Fasquelle s'est décidé à réimprimer cet ouvrage fameux, et tous les lettrés ont voulu l'avoir dans leur bibliothèque. Ils ont trouvé dans cette nouvelle édition une préface de M. Jean Saltas, qui fut l'ami de Jarry et qui ne barguigne pas à proclamer ceci : « *Ubu-Roi*, son chef-d'œuvre, cette pièce bouffonne et légendaire qui renferme la simplicité satirique d'Aristophane, le bon sens et la truculence de Rabelais, et la fantaisie lyrique de Shakespeare, fut composé par lui à l'âge de quinze ans. C'est avec raison qu'on a écrit que le héros de cette géniale guignolade est entré dans l'humanité et l'histoire, comme don Juan, Tartuffe, Hamlet et Panurge. » Excusez du peu !

On conçoit que si ce chef-d'œuvre n'est pas réellement d'Alfred Jarry, l'auteur véritable ait enfin résolu de se faire connaître et de revendiquer sa place parmi les génies, à côté, ou peut-être même un peu au-dessus d'Aristophane et de Rabelais, de Shakespeare et de Molière. C'est bien tentant.

Nous avons donc vu paraître une brochure intitulée : *Sous le masque d'Alfred Jarry : les Sources d'Ubu-Roi*, par M. Charles Chassé, agrégé de l'Université, professeur d'anglais à l'École navale. En sa qualité d'anglicisant, M. Charles Chassé a nécessairement étudié la question Shakespeare ; peut-être n'est-il pas stratfordien, et croit-il que les œuvres de Shakespeare sont de Bacon, ou de Rutland, ou du sixième comte de Derby. On voit qu'il a emprunté son titre à l'éminent proderbyste, M. Abel Lefranc, son confrère du Collège de France. Quoique M. Pierre Louys s'en soit mêlé, et affirme que les œuvres de Molière sont de Corneille, la recherche des sources, plagiats et faux états civils est, en général, une spécialité universitaire.

Donc, d'après M. Charles Chassé, *Ubu-Roi* n'est pas d'Alfred Jarry, mais des frères Charles et Henri M... dont il a promis de ne pas publier le nom en toutes lettres ; maison l'a donné ailleurs, au cours des polémiques provoquées par l'incident : et ce nom est Morin. Les frères Morin, tous deux officiers d'artillerie, sont catégoriques. Ils ont été les condisciples de Jarry au lycée de Rennes. Or, il y avait à ce lycée un professeur de physique, nommé Hébert, qui était, comme on dit, coulé à fond. Il se trouve par hasard que j'ai connu ce professeur Hébert. Très jeune moi-même à cette époque, je le rencontrais souvent au Havre, où il passait ses vacances en famille, ayant épousé une Havraise. C'était un gros homme, avec une grosse moustache, une vaste redingote noire, une rosette violette d'officier de l'Instruction publique, et un air de bonhomie un peu paternel. Il est vrai que je n'ai pas été de ses élèves, mais je suis surpris que ceux qu'il avait à Rennes aient découvert en lui tant d'énormités. Peut-être avait-il la prétention de les obliger à suivre le cours, au lieu de lire les feuilletons de Sarcey et de Lemaître, comme j'avais coutume de le faire pour ma part pendant la classe du lundi matin. Toujours est-il qu'abominablement « chahuté », M. Hébert devint en outre le héros de petites bouffonneries en vers et en prose, rédigées par ces collégiens en révolte, et que c'est lui le prototype du père Ubu. L'un d'eux dit aujourd'hui : « Il a pu nous faire rire, mais il n'a jamais été odieux. Ce que j'ai su, depuis, de sa vie privée est tout à son honneur... » Et cet apologiste ajoute que Jarry a commis une mauvaise action lorsque, dans une conférence, il a présenté Ubu comme « la déformation par un potache d'un de ses professeurs qui représentait pour lui tout le grotesque qui fût au monde. » On ne voit pas bien la mauvaise action de Jarry, puisqu'il parle lui-même de « déformation ». Et son contradicteur reconnaît que « sur un plan imaginaire, on lui attribuait (à M. Hébert) les pires forfaits ». C'est cela qui m'étonne. Il ne m'avait pas semblé si ridicule, ni surtout si féroce, même superficiellement. M. Charles Géniaux, dans une lettre aux *Débats*, explique, avec des grandes marques de repentir, que M. Hébert était clérical, et que les mauvais garnements du lycée

n'aimaient pas cela. Je me souviens aussi de monômes du quartier Latin où l'on conspuait les « postards » ; mais on ne les soupçonnait pas de vouloir « décerveler » leurs concurrents de Saint-Louis ou d'Henri-IV. La métamorphose du P. H., ou Père Heb, ou Père Ebé, en Père Ubu, demeure un peu mystérieuse. Elle n'en est pas moins incontestable, étant avouée à la fois par Jarry et par tous ses camarades de Rennes, y compris ceux qui l'accusent de s'être paré des plumes du paon.

Ce lycée aurait vu naître tout un cycle, ou même plusieurs cycles ubuesques. Après un certain nombre de récits et fantaisies héroï-comiques, M. Charles Morin, l'aîné, aurait composé, avec la collaboration de son frère Henri, ce que M. Charles Chassé appelle assez inexactement le *Pré-Ubu*, ou *Ur-Ubu*, comme on dirait en Allemagne. Terme deux fois impropre, car le *Ur-Faust*, par exemple, c'est le premier embryon du *Faust*, et ce prétendu *Ur-Ubu* n'est nullement primitif, ayant été précédé de plusieurs autres essais, à ce que rapporte M. Chassé lui-même ; et d'autre part, Jarry ne l'aurait pas développé, transformé et fait éclore, comme une fleur d'un bourgeon ou un tableau de maître d'une esquisse sommaire. Il l'aurait purement et simplement recopié et produit tel quel. *Ubu-Roi*, ce serait textuellement l'*Ur-Ubu* ou *Pré-Ubu*, d'abord intitulé *les Polonais*, et dont M. Henri Morin lui aurait remis le manuscrit, entièrement rédigé par son frère Charles. L'apport de Jarry aurait consisté dans le changement de titre et de... signature, avec quelques autres modifications dans les noms des personnages et quelques variantes insignifiantes. Bref, ce serait un plagiat complet, et sans mystification, ni piège à loups. MM. Charles et Henri Morin témoignent cependant qu'au point de vue pécuniaire, et par exemple au regard de la Société des auteurs, Jarry était en règle, attendu qu'ils l'avaient expressément autorisé à disposer de leur manuscrit comme il l'entendrait. Ce serait parfait pour une opérette dramatico-industrielle, pour l'exploitation d'un vaudeville ou d'un mélo ; mais l'honneur littéraire ne se confond pas simplement avec la probité commerciale. Jarry pouvait sans scrupule encaisser les droits éventuels, et je doute au surplus qu'ils aient été considérables ; mais, devant le bruit, le succès d'applaudissement et de scandale, la renommée équitable ou excessive, mais réelle, n'aurait-il pas dû être le premier à proclamer que le principal bénéficiaire en devait revenir aux frères Morin, dont il n'aurait été que l'impresario ou le cornac ?

Ceux-ci attestent qu'ils ne l'en ont pas prié, qu'ils ne s'en souciaient pas, que ce tapage aurait même pu leur nuire dans leur carrière etc. Cependant, si ces dernières révélations sont pleinement exactes, je persiste à croire qu'il aurait dû parler.

Mais d'abord, je ne suis pas bien sûr qu'il se soit tu. Et je ne dirai pas que M. Charles Chassé ne nous apprend rien, mais on avait déjà quelques lueurs de ce qu'il nous révèle. Laurent Tailhade, dans l'article cité, faisait état du fameux professeur et du travail préparé sur ce thème par plusieurs générations d'écoliers. Et M. Chassé lui-même signale loyalement que dans le *Mercur de France* l'article nécrologique sur Jarry, signé A. V., c'est-à-dire Alfred Vallette, contenait cette phrase : « La plus connue de ses œuvres, *Ubu-Roi*, fut écrite au collège en collaboration avec deux camarades. » De qui Laurent Tailhade et M. Alfred Vallette tenaient-ils ce renseignement, sinon de Jarry lui-même ? Il y a mieux. Dans le *Figaro* d'hier, M. Chassé reproduit une lettre inédite de M. Charles Morin à Henry Bauer, datée du 17 décembre 1896, et dénichée par un amateur d'autographes, où on lit : « Cette pièce, si pièce il y a, est notre œuvre commune (à mon frère et à moi), et Jarry, camarade de mon frère, l'a publiée après avoir simplement changé les noms de quelques personnages. À tout cela, d'ailleurs, nous ne voyons aucun mal... Nous tenons, mon frère et moi, à garder dans tout cela le plus grand complet anonyme. » Bien ! Mais on pouvait signaler l'existence des frères Morin sans imprimer leurs noms. À qui persuadera-t-on que Bauer, bouillant don Quichotte de la critique, n'eût pas publiquement exécuté Jarry, ce qui ne l'obligeait pas à nommer les Morin, s'il eût tenu ce Jarry pour un plagiaire ? Ainsi averti, il a dû sans doute lui demander des explications, si l'autre n'avait pris les devants, et les trouver satisfaisantes, puisqu'il n'a pas fulminé.

Depuis l'apparition de la brochure de M. Chassé, M. Paul Fort, prince des poètes, est intervenu dans le débat et n'a pas craint d'affirmer à deux reprises, dans *Comœdia*, que pour lui Jarry était bien l'auteur d'*Ubu-Roi*. Il a vu le manuscrit, de la main de Jarry, avec de nombreuses surcharges anciennes, et quelques autres corrections d'une encre plus fraîche. Or, M. Charles Morin déclare que son manuscrit à lui, confié par son frère à Jarry, était sans ratures. Ce manuscrit de M. Charles Morin n'a pu être retrouvé ; tant qu'on ne l'aura pas, il planera un doute. Car M. Morin affirme que le texte de Jarry est conforme au sien, à quelques variantes près ; et sa bonne foi est hors de discussion, mais sa mémoire peut le tromper. Elle pouvait déjà le tromper en 1896, puisqu'il y avait alors déjà dix ou onze ans qu'il avait écrit sa pièce (Chassé, page 32).

Provisoirement, voici ce qui paraît probable. Jarry aura travaillé sur le manuscrit de M. Morin, mais comme sur un brouillon de premier jet, en y apportant des modifications qui lui auront semblé, à lui, et qui sont peut-être en effet plus importantes que M. Morin ne pouvait s'en rendre compte à distance. Observez que M. Morin attribue lui-même à Jarry des changements de noms, et notamment l'invention de celui d'Ubu. Quelqu'un disait à M. Chassé, qui le raconte : « Jarry n'eût-il inventé que le nom d'Ubu, ce serait capital. » La remarque est la justesse même, comme on le verra tout à l'heure, et il est vraisemblable que Jarry ne s'en était pas tenu là. Bref, il aura certainement pu croire, dans son for intérieur, non pas à un plagiat, mais à une véritable collaboration, avec des collaborateurs qui refusaient d'être nommés. Dès lors, sa conscience ne lui permettait-elle pas non seulement de toucher (s'il y avait lieu), mais de signer seul, quitte à mettre ses amis littéraires dans la confiance ? Jusqu'à plus ample informé, en l'absence du document qui serait décisif, j'estime que la réputation morale du pauvre Jarry n'est pas gravement atteinte.

Quant à sa réputation d'écrivain, je suis réduit à confesser qu'elle me paraît surfaite. À cet égard, mieux eût valu pour lui qu'*Ubu-Roi* continuât d'être inaccessible, excepté pour les bibliophiles, millionnaires ou spéculateurs, et qu'on ne le pût juger que sur de lointains souvenirs. Franchement, celui que je conservais de la représentation de 1896 n'était pas merveilleux, et je pensais depuis longtemps que cet *Ubu-Roi*, ce n'était pas grand'chose. Mais j'étais un peu ébranlé par ce qu'on en disait de divers côtés, et surtout par le fait qu'après vingt-cinq ans cet *Ubu* n'avait pas sombré dans l'oubli. Il faut déjà qu'une pièce ne soit pas absolument banale pour qu'on se la rappelle encore au bout d'un quart de siècle.

Je sais aujourd'hui qu'il s'en faut peu que ce ne soit rien du tout. À proprement parler, *Ubu-Roi* n'est qu'un tissu de pauvretés, avec d'énormes facéties scatologiques d'un esprit facile. Ubu conspire, tue le roi, devient roi lui-même, est détrôné à son tour et se sauve en bateau ; il est sale, mal embouché, goinfre, rapace, cruel et couard. C'est tout. C'est, si l'on veut, une parodie de *Macbeth*, et ce scénario pouvait suffire pour faire un chef-d'œuvre ; mais l'exécution est infantine. Il est même comique qu'on s'en dispute la paternité. Pour le théâtre de Shakespeare, au moins, cela en vaut la peine. Quant à la pièce intitulée *Ubu-Roi*, elle existe si peu, que l'identité de l'auteur, ou des auteurs, n'importe guère.

Oui, mais, malgré tout, MM. Charles et Henri Morin dénigrent trop *Ubu-Roi* au moment même où ils font valoir assez âprement leurs droits paternels. Ils se gaussent sans modération, et M. Chassé avec eux, de la critique de 1896, des Henry Bauer et des Catulle Mendès, qui ont pris au sérieux cette puérole plaisanterie de potaches. Ils en prétendent déduire la condamnation du symbolisme, dont se réclamait Jarry, et de toute une époque littéraire contaminée par les symbolistes. Ils vont trop loin.

La pièce n'existe pas, mais Ubu lui-même existe beaucoup moins par son texte si faible que par son nom, magnifiquement expressif et vraiment trouvé. Ubu existe précisément de la même façon que Polichinelle, Karagheuz, Croquemitaine, la mère Michel ou le père Lustucru. Sous ce nom vaseux et cette silhouette de citrouille ignoble, on peut mettre tout ce qu'on veut, dans l'ordre de la

muflerie truculente et de l'horreur burlesque. Ubu est éminemment un personnage de Guignol, et peut-être, dans cent ou deux cents ans, jouera-t-il les premiers rôles dans les petits théâtres de marionnettes. Or, c'est exactement ce qu'avaient dit Mendès et Bauer. M. Gérard Bauer signalait l'autre jour que son père avait conclu : « Le type restera. » Et, en effet, dans cette mesure, il est resté. Le pavé de l'ours, le rapprochement avec Shakespeare, Aristophane, Molière, etc., ne vient que de M. Jean Saltas, dont l'autorité est un peu moindre.

PAUL SOUDAY.

## ***Quel est l'auteur d'Ubu-Roi ? Alfred Jarry, nous répond M. Paul Fort.***

Qui a écrit *Ubu-Roi* ? Alfred Jarry ou Charles M... ? Là-dessus, dans un livre plaisant et farci d'arguments aux airs péremptoirs, *les Sources d'Ubu Roi*, M. Charles Chassé a affirmé que l'auteur véritable était un certain Charles M..., condisciple de Jarry, et que ces farces de collège, recueillies en bribes par Jarry, n'auraient guère été que classées, ordonnées par lui.

Acceptant les conclusions de M. Chassé et plus affirmatif même, M. André Thérive, qui est jeune et n'a pas connu les temps « ubuesques », affirme dans l'*Opinion* que l'imposture d'Alfred Jarry est indiscutable, que l'auteur de la farce géniale est bien Charles M... et que cet M... que M. Chassé n'a pas nommément désigné, il le nommera, lui, qu'il s'appelle Gabriel-Charles Morin, qu'il naquit en Arles le 8 mai 1869 et qu'il commande actuellement, comme chef d'escadron, l'artillerie de la place de Brest.

Très bien. Toutefois, avant d'affirmer si énergiquement, M. André Thérive n'eût-il pas bien fait de se renseigner auprès des amis vivants de Jarry ; Jarry n'est point mort depuis si longtemps. Ce n'est pas Homère. Des poètes l'ont connu et précisément le prince des poètes, Paul Fort. Paul Fort nous a répondu tout de go :

— Je ne crois pas du tout à ces histoires. Voici dans quelles circonstances Ubu vint au monde. Nous étions trois amis d'Alfred Jarry, Charles Henry-Hirsch, Louis Ulmann et moi, qui le pressions de nous montrer cette pièce dont il parlait toujours. Il fallut aller chez lui, boulevard Saint-Germain, pour la voir. Nous nous trouvâmes en présence de cahiers d'écolier un peu vieillis déjà, et d'une écriture manifestement identique à celle de Jarry, quoique un peu plus jeune. Tout cela était épars, brouillé, sans suite. Ça et là on remarquait quelques corrections, toujours de l'écriture de Jarry mais plus récente.

« Jarry ne voulut rien entendre pour mettre en ordre ces scènes, ces dialogues confus. Nous dûmes nous-mêmes nous mettre à la besogne et classer tout cela. Et voilà comment *Ubu-Roi* sortit des limbes.

« Puis, vint la période du langage Ubu. Jarry, qui paraissait au fond sans enthousiasme pour son œuvre, hésitait à parler comme ses figures. Puis il s'habitua et ce langage devint en lui comme une seconde nature. Telle est l'histoire exacte de la création d'*Ubu-Roi*. »

P. B. (*Comœdia*).

## ***M. Charles Chassé répond à M. Paul Fort. Le Prince des Poètes, en défendant Jarry, défend tous les symbolistes.***

En réponse à l'interview parue ici, dimanche dernier, M. Charles Chassé a publié un article dans le *Figaro* pour défendre sa thèse ; il répète d'ailleurs les arguments contenus dans la lettre que nous avons publiée : M. Paul Fort n'a pas dû expertiser l'écriture, ne soupçonnant pas la supercherie, sa mémoire a pu lui faire défaut, etc... L'article est complété par une lettre de M. Charles Morin adressée à M. Henry Bauer, le 17 décembre 1896, dans laquelle M. Charles M... se déclare avec son frère auteur d'*Ubu*, et aussi par une lettre de M. Henri M..., adressée à l'auteur des *Sources d'Ubu-Roi*, lettre qui n'apporte aucune preuve nouvelle, mais sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure.

M. Paul Fort avait déjà pris connaissance de cet article quand nous nous sommes rendu chez lui. Il nous a dit avoir été quelque peu surpris de la manière dont M. Charles Chassé met en doute sa mémoire ou sa bonne foi. Voici d'ailleurs ce que le Prince des Poètes nous a dit à propos de ce qu'il appelle avec ironie « l'Histoire du Grand et du Petit Morin » ou « le Chassé-Croisé ».

— Je n'ai jamais prétendu avoir, jusqu'à un certain point, collaboré à *Ubu-Roi*, j'ai déclaré ceci dans la première interview : « Jarry ne voulut rien entendre pour mettre en ordre ces scènes, ces dialogues confus. Nous dûmes, nous-mêmes, nous mettre à la besogne et classer tout cela. » J'ai ensuite précisé dans quelle mesure nous avons travaillé : classement des scènes, indications typographiques. Ces dernières étaient indispensables, puisque je fus le premier à imprimer « Ubu ». Pour l'écriture, j'avais trouvé bon de ne pas répéter que le texte original et les premières rectifications étaient d'une écriture plus jeune. Cela me semblait tellement évident qu'un enfant de quinze ans n'a pas la même écriture qu'un homme de vingt-cinq ! Je le répète donc, puisqu'il plaît à M. Chassé de me l'entendre dire à nouveau. Mais j'affirme me souvenir assez exactement de l'aspect du manuscrit pour dire que c'était bien là l'écriture de Jarry. Et pourquoi ma mémoire serait-elle moins fidèle que celle de MM. Morin, qui ont pu rétablir le texte exact d'*Ubu-Roi* en marge d'une édition du Perhinderion, et cela en 1907 ou 1908 (*les Sources d'Ubu-Roi*, page 45), il faudrait une mémoire surprenante pour se souvenir, après plus de vingt ans, de différences aussi insignifiantes que celles signalées par M. Chassé. L'article de M. Chassé est fait dans une forme tendancieuse qui cherche à laisser croire que je m'attribue ce que je n'ai pas fait, ou à me prêter un rôle que je n'ai pas tenu.

Si l'on s'arrête à de semblables détails, je pourrais répondre par certaines irrégularités contenues dans le livre, car j'ai lu *les Sources d'Ubu-Roi*, quoi que l'auteur prétende, j'ai vu, entre autres choses, que M. Chassé n'a pu rencontrer que M. Ch. M..., que les renseignements fournis par M. Henri M... sont le résultat d'une correspondance ; cependant, M. Chassé écrit, à la page 70 : « C'est sur ces conclusions souriantes et bien objectives que j'ai quitté les frères M... », ce qui semble signifier qu'il avait rencontré MM. Ch. et H. M... !

Mais je ne veux pas attacher d'importance à ces petites choses. Le débat soulevé par M. Chassé est beaucoup plus important, il ne tend à rien moins qu'à demander la revision de toute l'époque symboliste et des jugements portés sur les grands écrivains qui l'ont illustrée.

Je n'en veux pour preuve que deux lettres de M. Henri M..., celle citée dans *les Sources d'Ubu-Roi* (page 68) : « Croyez bien que ce ne fut pas pour nous une mince satisfaction que de voir patauger à fond les Catulle Mendès, Henri Bauer et autres princes de la critique du moment. Être seul à le savoir augmentait encore notre plaisir, et je partage assez l'avis de mon frère lorsqu'il vous dit que le succès d'*Ubu-Roi* donne la mesure de la bêtise d'une époque. » Et celle publiée par le *Figaro*, dont voici la conclusion : « J'étais parfaitement persuadé que l'insuccès serait complet et définitif. J'avais

compté sans tous les facteurs dont vous avez exposé l'influence. Il est bien certain que tous les gens de goût et de bon sens vous seront reconnaissants d'avoir procédé très consciencieusement à cette petite lessive. »

Ainsi l'époque symboliste est une époque où la bêtise domine puisque *Ubu* a eu du succès. Il faut donc nier tout le symbolisme ou plus simplement reviser les valeurs, mais déjà les mauvais symbolistes ont disparu de la mémoire. Il nous faut donc nier ou tout au moins douter maintenant de Rimbaud, Verlaine, Mallarmé, Henri de Régnier, Jean Moréas, Albert Samain, Paul Claudel, Maurice Maeterlinck, Émile Verhaeren, Maurice Barrès, Rachilde, André Gide, Francis Jammes, Stuart Merrill, Vielé-Griffin, Fernand Gregh, Van Lerberghe, Louis Le Cardonnell, Paul Adam, Charles Guérin, etc... Il faudrait même douter de Jules Laforgue et Paul Valéry, dont l'influence est si directe sur la jeune poésie ; et que dire de Spire, Salmon, Apollinaire, car en réalité c'est au Symbolisme que M. Chassé s'attaque, et l'article du *Figaro* ne prouve rien d'autre.

15 dec 96

Mon cher Maître.

Je vous remercie aussi infiniment que possible de ce que vous avez bien voulu dire d'Ubu Roi. Personne n'a pu s'élimer aussi exactement ce qui était et n'était pas dans le bonhomme et définir ce que j'avais du moins tâché d'y mettre. Je suis beaucoup plus heureux de votre bienveillance pour la pièce que de tout ce bruit que j'espérais à peine entendre.

royez à mon respectueux  
remerciement  
Alfred Jarry

Lettre adressée par Alfred JARRY à Catulle MENDÈS, le 15 décembre 1896, après la première représentation d'Ubu-roi au *Théâtre de l'Œuvre*, le 10 décembre 1896.

Lorsque Henry Bauer reçut la lettre où M. Ch. M... se disait avec son frère auteur d'*Ubu*, il dut sans aucun doute la montrer à Jarry, et ce dernier a, très certainement, donné des preuves que *Ubu-Roi* était son œuvre, sans quoi Bauer n'aurait pas continué à dire son admiration pour Jarry et il ne lui eût point conservé son amitié.

Non, je crois qu'en réalité M. Chassé veut attaquer le Symbolisme. J'espère que tous les poètes vont se lever. Et surtout qu'on ne vienne pas nous opposer le *classique*, nous aimons, nous admirons les classiques autant que n'importe qui. »

La lettre que nous reproduisons ci-dessus, adressée par Jarry à Catulle Mendès, montre que Jarry n'avait pas voulu faire d'Ubu un simple fantoche. On pourrait dire qu'il profitait du bruit fait autour de sa pièce pour atteindre la gloire et se ménager des sympathies. De l'avis de ceux qui l'ont approché ou ont compté parmi ses amis, cette hypothèse est peu probable. Il eût fallu qu'il s'observât continuellement et qu'il supportât la honte de devoir le succès à une œuvre dont il n'était pas l'auteur. En ce cas, eût-il osé envoyer de tels remerciements ?

La question semble devoir rester insoluble tant que le précieux manuscrit ne sera pas retrouvé.

Si cependant l'affaire Ubu prend l'aspect que suppose M. Paul Fort, peut-être allons-nous assister à nouveau aux grands combats littéraires d'autrefois.

RAYMOND COGNIAT (*Comœdia*).

Je recite un paragraphe de l'article de Paul Souday à propos de la réédition d'*Ubu-Roi* par Fasquelle, et la malicieuse douceur du critique du *Temps* fait plus pour la cause de son auteur que n'importe quelle violente diatribe : « On conçoit que si ce chef-d'œuvre n'est pas d'Alfred Jarry, l'auteur véritable ait enfin résolu de se faire connaître et de revendiquer sa place parmi les génies, à côté, ou peut-être même un peu au-dessus, d'Aristophane, de Rabelais, de Shakespeare et de Molière. C'est bien tentant. » Il était moins tentant de se mesurer avec la foule hurlante de la première représentation. Et plus loin, Paul Souday ajoute : « ... la recherche des sources, plagiats et faux états civils, est en général une spécialité universitaire... donc, M. Charles Chassé<sup>[1]</sup> déclare qu'*Ubu-Roi* n'est pas d'Alfred Jarry, mais des frères Charles et Henri M... dont il a promis de ne pas publier le nom en toutes lettres ; mais on l'a donné ailleurs au cours des polémiques provoquées par l'incident ; et ce nom est Morin. » Nous sommes en présence d'un professeur, d'un homme sérieux qui tient à faire la lumière sur un prétendu plagiat et qui ne fait pas toute la lumière, qui ne dit rien d'essentiel, publie une plaquette, ma foi fort luxueusement éditée, pour nous expliquer une mystification qui nous mystifie de plus en plus puisqu'il ne nous apporte ni les noms propres ni les preuves palpables, c'est-à-dire le vrai manuscrit écrit par le ou les véritables auteurs. Pour le simple public, c'est au moins curieux comme explication. J'admets parfaitement que M. Charles Chassé puisse avoir eu un certain plaisir à écouter les récits des amis de collègue de Jarry, mais je ne saisis pas bien l'importance de sa brochure en face du présumé plagiat, quand il avoue ne

rien savoir de plus que ce qu'on lui raconte sous le couvert d'un épais manteau. Il a toujours été entendu, et Jarry le disait lui-même, que tout un collègue avait collaboré au travestissement d'un pauvre brave homme de professeur en un monstre de baudruche gonflé de toutes les inepties que des enfants sans pitié pouvaient lui avoir soufflé. Jarry ne s'est jamais caché d'avoir érigé en bouc émissaire le malheureux père Hébé ou Hébert (Dieu garde son âme si ça peut le consoler de ses déboires terrestres !). Qu'il prenne la suite des plaisanteries du collègue en question et qu'il accepte tous les documents apportés par les anciens ou les nouveaux camarades, il ne l'a jamais nié, il a même parlé des frères Morin. Mais une pièce comme celle d'*Ubu-Roi*, malgré son apparent décousu, ne se fait pas toute seule, la loi du théâtre étant, justement, d'*enchaîner*. Or, c'est dans les dessins du texte de M. Charles Chassé que je vois nettement la différence qu'il peut y avoir entre les fantaisies, d'ailleurs très drôles, de deux... futurs officiers d'artillerie et celles d'un homme de génie (je maintiens le mot parce que le génie consiste à faire *unique* l'image que n'importe qui se trace d'un individu ou du ridicule de cet individu). On n'a qu'à confronter les pères Hébé ou Hébert de Messieurs Morin avec le dessin d'Alfred Jarry donné dans un article de *Comœdia* comme véritable portrait du père Ubu, et on comprendra ce que je veux dire.

Ce n'est pas moi qui m'attache à prouver le contraire de ce que veut prouver la brochure de M. Chassé, c'est tout simplement le bon sens, ce qu'on appelle, en matière juridique, la recherche de la preuve légale ; quant à la preuve dite morale, j'espère que l'on ne se soucie pas d'elle, étant donnée l'étrange manière dont les frères Morin ont tourné la difficulté : « Croyez bien que ce ne fut pas pour nous une mince satisfaction que de voir patauger à fond les Catulle Mendès, Henri Bauer et autres princes de la critique du moment. Être seul à le savoir augmentait encore notre plaisir et je partage assez l'avis de mon frère lorsqu'il vous dit que le succès d'*Ubu-Roi* donne la mesure de la bêtise d'une époque. » Oh ! oh ! L'époque symboliste, une époque de la bêtise littéraire !...

Alors, Messieurs, nous allons essayer d'élargir le débat. Nous avons quelquefois, nous, les critiques, un certain respect pour ce qu'on appelle, à toutes les époques : *ces cochons de payants* ! Mais nous ne les convions pas à juger nos personnels plaisirs parce que nous savons très bien qu'ils ne

peuvent point se placer à notre point de vue, qui est celui de la question d'*art pur*. Il est clair que le monstre Ubu, né de Jarry ou de la collaboration du couple Jarry-Morin, est une création unique dans l'histoire de tous les Guignols humains ou inhumains. MM. Morin ont, paraît-il, écrit à Bauer la veille de la représentation d'*Ubu-Roi* pour l'informer d'une méprise possible. Or, comme le dit Paul Souday : « À qui persuadera-t-on que Bauer, le bouillant Don Quichotte de la critique, n'eût pas publiquement exécuté Jarry, ce qui ne l'obligeait pas à nommer les Morin, s'il eût tenu ce Jarry pour un plagiaire ? »

Et d'une !

Maintenant, logiquement, où réside le sadique plaisir de ces Messieurs (il y a *sadisme* dès que sensation de mal faire, de nuire), puisqu'ils avaient enfin déclaré la vérité ? Un Bauer, un Mendès, tout en faisant un assez triste sort à la pièce d'*Ubu-Roi* en tant que pièce, ne constataient qu'une chose absolument évidente : c'est qu'un nouveau type de Guignol venait de naître, et celui-là ne naissait pas de la bêtise d'une époque ni de l'incompréhension d'une élite, il sortait tout vivant de la cervelle des potaches..., car la vérité sort quelquefois de la bouche, de la plume ou du crayon des enfants. Les grandes personnes ne sont nullement des imbéciles quand elles reconnaissent ou subissent le frisson que la vérité promène comme un fer rouge sur les intelligences même bornées.

Et de deux !

En troisième lieu, les Morin, que nous pourrions peut-être, si nous étions le palotin Jarry, renvoyer à leurs propres pièces, nous paraissent, de plus en plus, en qualité d'officiers d'artillerie, avoir éprouvé une frousse intense de leur enfant né, ou mort-né, un peu bien encombrant, puisqu'ils ont attendu si longtemps l'occasion de lever le voile de l'anonymat. C'est à la réédition de cet *Ubu-Roi* de Fasquelle, précédée d'une préface que Jarry eût reniée de toutes ses forces, car il aurait tout de suite compris qu'il était bien inutile d'en appeler à Shakespeare, à Rabelais ou à Molière à propos de son fantoche. Je l'entends même murmurer entre ses dents : « Ils nous font trop d'honneur : il nous suffit bien d'être nous ! » Si les Morin n'attachaient aucune importance à leur production, ils devaient continuer à se taire, en ayant fait le *don absolu* à leur camarade de collègue, ou, réclamant, ils devaient prouver, jusqu'au dernier argument, leurs droits d'auteurs. Quant à

risquer le procès d'une époque un peu plus fertile en génie de toutes sortes que celle-ci et surtout moins intéressée dans la question de *phynance*, ce n'est point de leur ressort. Ils ont certainement fait noblement la guerre et c'est là que le fantôme d'*Ubu-Roi* a dû prendre, pour eux, les proportions gigantesques d'une sombre prophétie. Il y a des mythes qui grandissent avec les époques, et la bêtise du mythe *Ubu* nous écrase à présent de toute sa sinistre et cynique majesté.

Et en dernier lieu, moi aussi je vais m'offrir le sadique plaisir de leur dire, ou de lui dire (s'il n'en reste plus qu'un et que ce puisse être celui-là) que, moi, je sais ce qui a empêché la vérité de sortir de l'ombre... au moins avant la mort de l'auteur présumé. Non seulement je connais cet intime dessous, mais j'en ai eu les preuves, absolument comme M. Charles Chassé<sup>[2]</sup>, par de très intéressants racontars, que j'ai peut-être eu le tort d'écouter ; mais, moi, beaucoup plus fort qu'eux, ou que lui, en sadisme littéraire : je ne parlerai pas. <sup>[2]</sup>

1. ↑ *Les Sources d'Ubu-Roi*, par CHARLES CHASSÉ, H. Floury.
2. ↑ D'une lettre qui m'est adressée par M. le professeur Charles Chassé, je tiens à extraire ce paragraphe qui tendrait à prouver qu'Alfred Jarry aimait, en effet, à mystifier les gens : « En avril 1923, dans la *Grande Revue*, un article de moi intitulé : *D'Ubu-Roi au Douanier Rousseau*, où je montrais comment Jarry avait inventé le Douanier et où je citais la plaidoirie de M<sup>e</sup> Guilhermet pour Rousseau, Guilhermet y disait : « Jarry a fait deux chefs-d'œuvre : *Ubu-Roi* et Rousseau. C'est lui qui avait trouvé Rousseau et alors, avec un certain nombre de littérateurs, de journalistes, on a imposé Rousseau à l'opinion publique. »  
Aujourd'hui les journalistes reprennent volontiers la mystification, mais, plus naïfs, ils ont le ton sérieux que leur donnent les marchands de tableaux, créateurs de fausses gloires :  
« HENRI ROUSSEAU LE DOUANIER, par Philippe Soupault (aux Éditions des Quatre-Chemins). — Il n'est pas surprenant que M. Philippe Soupault, auteur d'une étude sur Apollinaire, se soit intéressé au douanier Rousseau. Son intérêt, en tout cas, s'est transformé en admiration, en affection même. « C'est le plus grand « peintre du XIX<sup>e</sup> siècle », nous affirme-t-il. Ne cherchons pas à établir s'il a raison ou tort de pousser un tel cri d'enthousiasme. Un fait reste : il a consacré une biographie intelligente et émue à l'étonnant primitif qui s'était égaré parmi nous et qu'Alfred Jarry avait eu le grand mérite de découvrir.  
« L'ouvrage contient 40 planches qui reproduisent excellemment les œuvres les plus significatives. » (De l'*Intran*.)

---

**ALFRED JARRY**  
**AU PHALANSTÈRE**

---

---

## VI

**N**OUS vous écrivons aujourd'hui, Madame, deuxième jour de Mai, pour vous apprendre que nous avons bien tué toutes ces sales bêtes de rossignols qui nous empêchaient de dormir en notre phalanstère enfin vidé de ses trolls et trollesses (prononcez à l'allemande, s. v. p.).

Ce n'était plus tenable. Le rossignol, qui est aussi la meilleure façon de forcer les portes, avait, pour nos oreilles, une maudite introduction clandestine nous rappelant le début, en mineur, d'une valse de boîte à musique et que nous décidâmes d'oublier, dès la venue de la première étoile dénommée Vénus par un quelconque vieil astronome amateur intéressé de distances infranchissables.

Le rossignol, cuit en brochette et convenablement arrosé d'alcool, n'est pas fort mauvais. Les Anciens qui possédaient des appétits aussi raffinés que stupides n'en voulaient déguster que des langues, et pour nous conformer à ce programme nous essayâmes vainement de les leur arracher. Or, nous pûmes nous convaincre qu'ils n'en avaient point, ce qui nous donna un peu à réfléchir sur le mécanisme de leurs personnelles roulades. Nous attendons Demolder et nous ne sortons que pour prendre le fourneau <sup>[1]</sup>.

Nous ne vous parlerons point de votre livre. Nous continuons à croire que vous faites faire vos romans dans les prisons par des bougres qui n'ont pas froid aux yeux et qui, heureusement pour vous, n'ont jamais vu les vôtres.

Dites à M. le directeur du *Mercur*e que le crin de Wiers ne vaut plus rien, au moins par la sécheresse, et que la pellicule de l'eau, isolante comme chacun sait, prolonge l'action néfaste de cette sécheresse au-dessous comme au-dessus.

Quand revenez-vous, Madame ? Nous aurons bientôt fini notre chapitre et nous aimerions vous l'entendre lire, car nous n'y comprenons rien tant il nous semble clair.

A. JARRY.

Le *phalanstère* était une maison d'un quai de Corbeil que l'on avait louée à plusieurs pour y passer l'été. Il y avait donc, de temps en temps, joyeuse réunion dont le père Ubu était à la fois l'âme et le tourment. Ses amis : Pierre Quillard, A.-F. Herold, Marcel Collière, mon mari et moi, nous lui passions beaucoup de choses en faveur de son étourdissant verbiage. De ce verbiage, un de ses condisciples du lycée Henri-IV, M. C. Gandilhon Gens-d'Armes, dit : « Quand il ouvrait le robinet de sa verve, il semblait suivre la sarabande de ses mots mais non pas la diriger. Ce n'était plus une personne qui parlait, mais une machine habitée par quelque démon. Sa voix saccadée, métallique ou nasillarde, ses gestes courts de pantin articulé, son masque fixe, sa loquacité torrentielle et incohérente, ses trouvailles grotesques ou

brillantes, ses mots qui s'accrochaient à d'autres par tous leurs angles, ce synchronisme, dirions-nous aujourd'hui, de cinéma et de phonographe, tout cela étonnait, amusait, agaçait aussi et finissait par inquiéter. »

Moi, il m'inquiétait beaucoup plus qu'il ne m'amusait au vrai sens du verbe, parce que je pensais que c'était surtout ses perpétuelles absinthes qui lui valaient cette effrayante incontinence de langage. Très foncièrement bien élevé, je crois tout de même qu'il n'aurait pas dit, ou fait, certaines choses sans cet état d'ivresse permanente dans lequel il semblait trépider au lieu de vivre normalement. Et ses meilleurs amis, littérateurs et poètes comme lui, n'auraient pas dû lui permettre de boire... en buvant avec lui. Ces Messieurs, bourgeois fort à leur aise, gens comme il faut, avaient, eux, le refuge de leur ménage ou de leur famille, les repas réguliers et les bons sommeils en des lits confortables, tandis que la solitude farouche d'Alfred Jarry le laissait sans défense contre lui-même. Ou il mangeait trop un jour, ou il ne mangeait pas du tout le lendemain et n'en buvait que mieux.

Quand on songe qu'il a fallu rien moins que l'atroce guerre de 1914 pour en arriver à prohiber l'absinthe, on a une triste idée de la sagesse des gouvernements. Et encore... cette simple prohibition, mesure enfantine, paraît avoir surtout développé le goût des *ersatz* et des *stupéfiants* de toutes sortes, comme si le poison de la mort était devenu nécessaire à l'humanité.

Au phalanstère de Corbeil, Jarry respirait un air plus pur qu'à Paris dans les singuliers taudis qu'il habitait, mais il y trouvait aussi cette terrible émulation des buveurs entre eux. Il était entendu pour ses amis que l'*excès était son régime*, on s'inclinait... ; pourtant je suis convaincue que son naturel de singe aurait imité volontiers des gens sobres le mettant au défi. On ne pouvait prendre le père Ubu que par son amour-propre. Il ne fallait pas lui parler de morale, plutôt lui dire : « Puisque c'est difficile, faites-le ! »

Je me rappelle, avec attendrissement (Dieu sait que dans ce temps-là je ne m'attendrissais guère sur cette sorte de singe enragé mis en cage qui exécutait, brusquement, les sorties les plus inattendues), un certain déjeuner commandé par lui en mon honneur, où il n'y avait que des gâteaux, des bonbons, de la confiture de roses et des poissons frits, qui parurent au dessert, j'ignore pourquoi. Il s'excusa de ne pouvoir avaler de l'eau pure, mais négligea, cependant, son absinthe traditionnelle parce qu'il savait que

l'odeur m'en était horriblement désagréable. Il me fit, ce matin-là, une conférence sur l'alcool aliment complet et le *sucre* détenteur des plus foudroyantes ivresses ! S'il ne buvait jamais de liqueurs sucrées c'est qu'elles l'auraient fait dérailler ! La *Briquette*, notre bonne à tout faire, n'en revenait pas, qui nous servait avec une vague méfiance de celui qu'elle appelait : *l'Indien*. Cette Briquette, ainsi surnommée parce qu'elle avait aidé des mariniers à transporter le combustible à bord des remorqueurs, était une créature taillée en force, noire et toujours poudrée de charbon, qui tenait tête volontiers au seigneur Ubu et se plaignait amèrement d'avoir à servir un semblable personnage. Sans mon intervention elle l'aurait malmené en sa qualité de géante. « Moi, Madame, ce type-là *m'insupporte* ! » me déclarait-elle, et elle ajoutait : « C'est à n'y rien comprendre que des braves gens font tant de politesses à un pareil *outramer*. » Qu'entendait-elle par *outramer* ? Sans doute homme qui vient de loin !

Il *outra*, en effet, pas mal ! Ce fut au phalanstère de Corbeil qu'il fit à notre propriétaire, bourgeoise fort prude, avec laquelle nous étions, justement, en délicatesse, la mémorable réponse qu'on a citée trop souvent au sujet de la liberté de langage d'Alfred Jarry.

Comme celui-ci avait la déplorable habitude de tirer des coups de revolver à propos de tout et même sans propos, la dite propriétaire, qui se trouvait dans un jardin voisin du nôtre, vint nous faire des observations au sujet de ces coups de feu, nous avertissant que ses enfants se promenaient derrière le mur séparant ses deux propriétés.

Je la reçus de mon mieux sur le seuil de notre porte phalanstérienne, la priant d'entrer et de se rendre compte de l'innocence de nos jeux, avec l'intime terreur de voir le coupable surgir ou prendre part à la discussion. Il arriva derrière moi, son revolver encore au poing :

« Songez, Madame, se lamentait la pauvre femme, que Monsieur aurait pu tuer un de mes enfants.

— Eh, Ma-da-me, riposta flegmatiquement le père Ubu, si ce malheur arrivait, nous vous en ferions d'autres ! »

Je n'ai pas besoin d'ajouter que la dame tourna les talons rapidement et que nous ne la revîmes jamais.

Ici je placerai un commentaire en faveur du père Ubu : il tirait fort juste, détruisait les rossignols et aussi tout idéal à sa portée, mais était bien incapable de tuer un enfant, même par inadvertance.

Les mystifications n'avaient pas toujours une aussi burlesque altitude et je me souviens d'une plus dramatique séance qui faillit tourner plus mal, car, moi, je n'ai pas une patience à toute épreuve quand il s'agit de mauvaise plaisanterie.

Le cas de légitime défense échéant, je tire aussi fort juste...

Un jour, comme j'écrivais dans ma chambre paisiblement ma chronique des livres pour le *Mercur*, je vis entrer, funèbre et solennel, Alfred Jarry, pâle selon son habitude, avec des yeux particulièrement phosphorescents :

« Ma-da-me... dit-il de son ton le plus martelé, nous venons vous avertir d'une chose qui vous concerne terriblement : Monsieue votre mari est *par le fond* ! »

Je sautai du milieu de mes bouquins renversés :

« Vous dites ? »

— Je dis qu'il a malheureusement glissé sur l'herbe humide en voulant dégager sa ligne... et qu'il est tombé dans l'eau ! »

Je me mis à rire, d'un rire un peu forcé :

« Allons donc, père Ubu, quelle ridicule plaisanterie ! Vous ne seriez pas là ! Vous l'auriez déjà sauvé.

— Eh ! Ma-da-me, nous ne savons point nager. C'est une excuse !

— Vous auriez appelé au secours et fait tout le nécessaire... »

Il me jeta brutalement ce seul mot qui siffla à mes oreilles de la plus étrange et de la plus odieuse façon : « Voire !... » Alors, sans m'attarder aux explications, je m'élançai dans l'escalier. En trois bonds j'étais dehors.

Nous demeurions sur un quai se prolongeant en berges verdoyantes jusqu'au joli site dénommé *les Îles*, de gros bouquets de verdure sortant du milieu du fleuve et où, paraît-il, on trouvait de merveilleux endroits à *poissons*. Tous les matins de ses jours de vacances, mon mari et le père Ubu s'en allaient en bateau jusque-là. Ils avaient bien de la peine à rentrer pour le repas de midi.

La pêche est une passion. Une passion ne se discute pas.

Je me rendais compte, en marchant d'abord très rapidement le long des quais de la ville, ensuite en courant le long des berges désertes, que ce que je faisais était parfaitement idiot ; seulement, si la chose demeurerait invraisemblable de la part d'un garçon qui aimait sincèrement mon mari, tout n'était-il pas possible de la part d'un déséquilibré toujours vaguement ivre et d'une espèce de bizarre animal venu de loin, un *oultre-mer*, comme le prétendait *la Briquette* ?

Je me rappelle qu'en courant je me blessai le pied sur un caillou, parce que j'avais gardé mes pantoufles.

Enfin, j'aperçus, de loin, la silhouette paisible du pêcheur à la ligne qui ne se doutait certes point de tant d'émois à son sujet. Je me dissimulai derrière un buisson, car j'aurais été cruellement mortifiée de lui montrer mon inquiétude, puis, plus lentement, je rentrai au phalanstère.

L'autre silhouette, non moins paisible, du pêcheur tout court, plantée au milieu du jardin, se penchait sur le guidon de sa bicyclette qu'il examinait avec sollicitude.

Une idée diabolique me traversa l'imagination. Moi aussi je pris un air funèbre et je fis briller des yeux tragiques : « Vous aviez raison, père Ubu, criai-je effarée, je reviens des Îles et je n'ai pas vu mon mari. Son bateau, détaché, vogue à l'aventure !

— Hein ? Que signifie cette inepte plaisanterie ? Vous venez de là-bas ?

— Voire ! murmurai-je à mon tour. Les plaisanteries de ce genre sont quelquefois des pressentiments. »

Il se balançait un instant sur ses jarrets, comme un lutteur brutalement touché, puis, d'un bond, s'élança sur sa bicyclette et fila en trombe jusqu'aux *Îles*.

Quand il revint, il se montra d'une humeur massacante. S'il voulait mystifier les gens il n'admettait point qu'on se permît de lui rendre la pareille, et il eut cette réflexion, vraiment épique en la circonstance : « Nous y sommes allés parce que nous nous méfions toujours des femmes : *elles sont capables de tout* ! »

1. [↑](#) Le gros poisson.

---

**ALFRED JARRY**  
**ÉRUDIT ET SPORTIF**

---

---

## VII

**A**LFRED JARRY avait un langage très spécial qui déroutait un peu ceux qui l'entendaient pour la première fois. Il disait : *nous* en parlant de lui et mettait le verbe à la place du substantif, imitant les tournures grecques. Exemple : *celui qui souffle* pour le vent, et celui *qui se traîne*... pour le train, fût-ce un express ! Cela compliquait la conversation, surtout à cause de la rapidité de son débit, martelant les syllabes comme s'il les frappait au poinçon : *Ma-da-me*. Or, ce n'était pas pour imiter son personnage, Ubu-Roi, ce masque fatal collant à sa face et pesant durement sur son cerveau. Il avouait, très naïvement, que cela provenait d'une habitude de collégien se répétant à lui-même ses leçons automatiquement. Tout était machinal chez lui et il n'avait, pas d'autre prétention que de s'imposer à l'humanité en qualité de machine très bien réglée.

Excellent élève, Jarry remportait tous les prix et avait absorbé une telle quantité de sciences qu'il en débordait, littéralement. En parcourant les palmarès des différents lycées où il fit ses études, on découvre que ce turbulent garçon se montrait aux yeux de ses professeurs, qu'il tournait, cependant, en ridicule, le plus studieux des... mauvais sujets. On voit que *Jarry Alfred* eut, successivement, le premier prix *d'inscription à l'ordre du jour* (!), ce qui est au moins extraordinaire étant donné sa dissipation habituelle et son insolence, les premiers prix de langue latine, les premiers prix de langue grecque, les premiers prix de langue anglaise, des prix de mathématiques, de récitation, de composition, et quelques prix d'excellence pour couronner le tout, sans oublier, plus tard, un prix de littérature du *Journal* pour la meilleure nouvelle !...

Comment arrivait-il à ces tours de force de cérébralité, alors qu'un de ses condisciples du lycée Henri-IV déclare qu'il passait toutes ses nuits... à ne pas dormir ? On ne conçoit pas de quelle façon il rassemblait ses esprits pour étudier lucidement. Et tout cela ne l'empêchait nullement de s'amuser

à tous les jeux... de l'esprit, ni d'être un bon poète. Mais ce qui m'étonnait bien davantage, c'est qu'il savait des tas de choses de la vie courante qu'il n'avait guère eu le loisir d'approfondir dans sa courte existence. Dès qu'on lui parlait d'un métier il vous citait le nom de tous les outils nécessaires à ce métier et les termes techniques y correspondant. Il pouvait discourir sur n'importe quel ouvrage d'art ou de mécanique. On remarquera que dans la *course des dix mille mille*, il décrit un certain *vol de vautour* d'une bicyclette lancée à l'allure d'un rapide, où il invente purement et simplement l'*avion*, qu'il ignorait, le plus lourd que l'air s'enlevant dans les airs par la seule force d'une rotation soutenue.

Quant à ses lectures littéraires, elles embrassaient toutes les époques. Il citait de mémoire et le passage du roman et le nom de l'auteur.

Je me souviens d'une discussion au sujet d'une mode entre deux dames de lettres qui ne savaient ni l'une ni l'autre d'où venait le surnom donné à un ornement qui se portait dans le dos, pans de ceinture ou ruban noué autour du col : *des suivez-moi jeune homme*. Il leur fournit la date et le titre du journal qui avait lancé cette fanfreluche. D'où notre stupeur. Ce garçon toujours négligé qui, portant bien par hasard un costume neuf, s'asseyait en pleine flaque de boue pour réparer sa bicyclette plus à son aise, avait un goût très sûr et très raffiné, ce qui ne l'empêchait pas de s'affubler de chemises de femme rose tendre ou bleu pâle, parce que, prétendait-il, le linge masculin et son offensive raideur empêchait toute aisance des gestes. Sportif, il l'était à la limite de toute endurance. Mon mari l'ayant initié aux douceurs du canotage, il fit des prouesses d'imprudences, faillit se noyer plusieurs fois, puis, à son tour, fut professeur de bicyclette de mon mari, et comme il déplorait mon manque d'enthousiasme pour ce genre de roulement, il me proposa un autre moyen de locomotion sinon plus dangereux, tout au moins plus accessible à ma paresse : « Vous eûtes confiance, jadis, en ces sales bêtes de chevaux, Ma-da-me, desquels on a tiré, bien à tort, des exemples de force pour les turbines, ce qui nous devrait indiquer leur faiblesse puisqu'on cherche à les multiplier par des chiffres probants ; eh bien, nous vous parions de vous faire faire, en voiture, le train d'un coureur de profession, un peu moins qu'un jeu !... »

À cette époque de l'enfance de la vitesse, le grand chic était de se promener en voiturette d'osier, léger panier à deux roues parallèles, qui

s'attachait avec une simple lanière de cuir à la bicyclette d'un monsieur doué d'une paire de jarrets solides.

Je ne suis pas peureuse, mais si la voiture me paraissait à la fois confortable et charmante, le cheval me semblait terriblement *vieux*, pour employer un terme qui n'a rien d'offensant en la circonstance.

« Vous n'avez pas confiance en nous, Ma-da-me ?

— Oh ! pas du tout ! répondis-je avec la plus entière des convictions.

— Même si Monsieur votre époux se tient à notre hauteur, prêt à nous secourir en cas d'accident ?

— Et si la courroie casse ?

— *Vires acquirit eundo*, Ma-da-me ! »

Je finis par me laisser convaincre, et je pus reconnaître, dans la voiturette en question, que Jarry n'exagérait pas quand il parlait d'un train... tout autre que celui qui *se traîne*, pour employer ses euphémismes.

Je lui dois, du reste, une terrible émotion qui se rapporte beaucoup plus à un réflexe de ce cerveau, trop primesautier, qu'à une circonstance vraiment accidentelle.

Nous avons quitté Corbeil à la suite de démêlés avec la propriétaire désireuse sans doute de remplacer des locataires qui n'habitaient pas bourgeoisement son immeuble (voir les coups de revolver cités plus haut), et nous étions installés à la Frette, dans une jolie maison trop neuve ornée d'un jardin encore en espérance, que nous réalisâmes à grands frais, persuadés que nous en verrions s'allonger les arbres. Le site était charmant. Le chalet en question s'adossait à une colline fleurie de lilas et, détail qui ravissait Ubu, on entra à la fois par la porte du grenier et celle de la cave. La Seine coulait au bas du jardin et, la saison s'annonçant chaude (dans ce temps-là il faisait encore chaud l'été !), on se baignerait !...

Comme nous n'avions pris aucun renseignement sur le pays, on s'extasiait devant le proche petit village, si calme, si désert, dont, chose bizarre, toutes les fenêtres étaient closes du côté de l'eau. On mit les canots en mouvement et l'on déroula les lignes. Ça ne mordait pas et on constata qu'en trempant ses mains dans l'eau, on ne les voyait plus ! « Le Styx ! murmurait Jarry. L'onde est noire » ! « C'est pourtant bien la Seine ! »

affirmaient les autres... Et puis, on surprit, sur le visage de graves marinières passant, des sourires un peu bien narquois lorsqu'ils rencontraient cette équipe de pêcheurs intrépides.

De fait, aucun poisson n'apparaissait, sinon d'immondes petits têtards visqueux et point à frire. On se renseigna dans le village où tout le monde se taisait, personne ne désirant dégoûter ces bons Parisiens un brin naïfs. Mais quand arriva juillet, ce fut l'explication sans commentaires, le flagrant aveu ! Par bouffées, selon le caprice de *celui qui soufflait*, nous arrivaient des odeurs affreuses. Et il nous fallut agir comme ceux du petit village modeste, fermer hermétiquement persiennes et fenêtres du côté de l'eau : nous demeurions devant les fameux épandages d'Achères !

Alors on se mit à faire de la bicyclette furieusement pour fuir, comme la peste, ce délicieux endroit <sup>[1]</sup>.

On ne pouvait tout de même pas perdre sa saison à changer encore de villégiature et on se résignait à changer d'air seulement en allant le plus loin possible.

Ce fut ainsi que je me décidai à monter dans ce joli panier d'osier, car, après tout, mieux valait risquer de se casser la figure que respirer de pareils parfums. Je ne pouvais plus ni boire ni manger. J'avais même imaginé de me nourrir de citrons, fruits recommandés contre le choléra !

C'est ici que se place le petit drame dont je voulais vous parler.

Nous étions sur la route d'Herblay, à un endroit dominant un fort beau paysage, et nos regards plongeaient dans une vallée que traversait un grand viaduc aux arches d'une blancheur aveuglante. La route se tordait en un lacet impressionnant, aux tournants dangereux, mais Jarry répondait de tout. Jusqu'ici on avait été en plat, et à part quelques emballages de tout repos, selon la formule de mon conducteur, nous ne pouvions pas douter de la sécurité de notre voiturette. C'était, du reste, une exquise façon de se promener parce que absolument silencieuse. Pas de cahot, pas de grincement, les roues caoutchoutées ne laissaient pour ainsi dire pas de traces sur la poussière et ne la soulevaient pas, on pouvait parler sans que rien ne vînt troubler la conversation.

Je dois ajouter qu'en fait de conversation Jarry ne tarissait pas, se chargeant à la fois des demandes et des réponses.

Mon mari jeta un coup d'œil inquiet sur cette route claire ondulant jusqu'à l'abîme d'un de ces lointains portiques blancs qui semblait l'attirer, l'aspirer, l'enrouler autour d'une de ses jambes de pierres, puis il cria :

« Attention, père Ubu ! Vous feriez ; peut-être mieux de descendre à pied.

— De cette chaleur ? Nous n'allons point nous traîner misérablement. Eh ! Monsieuye, songez que nous avons déjà bien soif... »

Ça roulait fort. Jarry, un peu en arrière de sa selle, se croisa les bras : « Nous faisons du vingt, dit-il philosophiquement, mais ce n'est pas notre faute ! » Au premier tournant on perdit de vue et Vallette et les portiques derrière un bouquet d'arbres : « Extraordinaire, ce virage en ligne droite ! » fit Jarry. Moi, je ne voyais rien d'extraordinaire à virer plus ou moins droit, seulement dès le second tournant j'eus la sensation d'être lancée dans une spirale où chaque fois que le tournant arrivait, la vitesse s'accélérait d'autant plus que le virage était pris de court.

Jarry ne se croisait plus du tout les bras ; penché sur son guidon, il semblait faire corps avec sa machine. Le vent sifflait singulièrement à mes oreilles. Je serrais les bras de mon fauteuil avec un peu de nervosité. « Pas si vite, père Ubu ! » dis-je très anxieuse, parce que je m'apercevais que nous n'allions plus vers le portique du viaduc, mais que celui-ci semblait venir sur nous à grandes enjambées de ses énormes jambes de pierres, comme s'il voulait nous dévorer. Jarry ne se retournait pas, essayant de freiner par tous les moyens possibles. « Pas si vite vous-même, Ma-da-me, gronda-t-il d'un ton sourd ! Car c'est vous qui nous conduisez à présent. Les rôles sont intervertis. »

Et alors voyant grandir, grossir l'énorme pilier du viaduc sur lequel nous allions infailliblement nous écraser, je compris qu'en effet c'était moi qui poussais mon conducteur, que le poids de la voiturette, surtout le mien, le jetait à l'abîme. Libre, il aurait pu tourner l'obstacle ; enchaîné à ce boulet, détail perdu... Or la courroie flexible qui formait l'attache unique de ce bizarre engin de locomotion représentait si peu de chose à trancher ! Se souvint-il de ces mariniers conduisant leur péniche qui portent toujours sur eux une lame très aiguisée pour, en cas de bourrasque entraînant leur attelage, le forçant à reculer jusqu'au fleuve, jusqu'à la noyade, pouvoir d'un seul coup les délier de la corde ? Je vis la main de Jarry armée de son

canif, mince couteau de poche, se glisser, derrière lui, jusqu'à la courroie, et mon sang se glaça dans mes veines. Certes, il se sauverait, libéré de mon poids, mais j'allais infailliblement me briser le crâne, soit en arrière, soit en avant. Il se tourna tout à fait et je fermai les yeux sans un mot de reproche. Après tout, c'était un moyen. Je l'entendis rire de son rire de crécelle ; lâchant son couteau, il reprit son guidon à pleine poigne et se jeta par terre, tomba sur les genoux, calant sa bicyclette de son propre corps. Il fut traîné, roulé, puis se releva. Nous étions arrêtés à quelques mètres à peine du gros massif de pierre. « Eh ! Ma-da-me ! gronda-t-il, nous croyons que nous avons eu peur. Ce n'est pas dans nos habitudes. Maintenant il faut que nous allions chercher notre canif, une précieuse lame ! »

Il tâta ses genoux à travers sa culotte déchirée : « Rien de cassé, fit-il froidement, sinon la pédale de gauche ! » car il ne faisait aucune différence entre sa machine et lui. Je m'assis au rebord du fossé pendant qu'il allait chercher sa précieuse lame.

« Nous ne vous offrirons point d'excuse, grommela-t-il en revenant et en refermant soigneusement son canif, car nous n'avons pas besoin de vous prouver que nous ne faisons que ce que nous avons résolu de faire... mais nous n'avons jamais eu tant envie de nous éloigner d'une femme !... »

Je lui sus gré de son insolence parce qu'elle me dispensait de le remercier.

Ce petit drame-là, c'est tout Jarry en deux gestes : le criminel et le généreux. L'essentiel fut, en la circonstance, d'avoir eu la force du second.

Quand mon mari survint pensant nous trouver en morceaux, Jarry lui dit, pour toute explication : « Eh ! Monsieuye, la langue nous pèle ! Si nous allions boire... »

1. ↑ J'ai écrit un roman *là-dessus* qui s'appelle le contraire.

---

**ALFRED JARRY**  
**AU TRIPODE**

---

---

## VIII

**J**E n'ai pas besoin de dire que l'été qui suivit ne nous retrouva pas à la Frette. Ce fut l'occasion d'une dislocation — le mot me paraît juste — de notre frivole société du *phalanstère*. Ces choses ne sont amusantes, d'ailleurs, que si elles durent peu. Chacun tira de son côté en emportant, qui une chaise, qui une poêle à frire... mais ce grand singe d'Alfred Jarry, apprenant que nous allions nous décider à louer, aux environs de Corbeil, notre jolie maison du bord de l'eau en attendant de nous résoudre à l'acheter (car il faut un essayage pour une maison comme pour une robe), se décida, lui aussi, à louer une chaumière au barrage du Coudray. Je raconterai, plus loin, les mirifiques fêtes qu'il nous y donna. Le père Ubu avait la rage de l'imitation, ce qui m'a toujours fait douter de son espèce humaine.

Nous avons un canot, il avait un canot ; nous avons une maison, il aurait un *tripode* ; je chaussais du 35, il chausserait du 36. Il me vola, un jour, des souliers en cuir jaune canard qu'il porta fièrement à l'enterrement de Mallarmé ; il aurait donc le tripode, il en parla un an d'avance et cela s'annonçait, vraiment, d'une façon grandiose ! Il achèterait le terrain d'à côté, très vague, y laisserait pousser les orties et les ronces « parce que ces plantes sont les plus *faciles* à entretenir », puis, il ferait creuser dans la roche même un repaire féodal, surmonté d'une tour d'où l'on dominerait la Seine et tous les environs.

« Il manquera le voiturin à phynances ! » objectai-je pendant qu'il traçait sur la table de ma salle à manger, dont les rallonges avaient été mises pour la circonstance, un plan magistral où il ne manquait rien, géométriquement parlant.

— Quelle importance l'argent peut-il avoir, Ma-da-me ? Nous vivrons du produit de notre chasse et de notre pêche, nos livres nous fourniront le reste. *Messaline* ira sûrement jusqu'au vingtième mille. (Dans ce temps-là, même un Alfred Jarry n'osait point évoquer le centième..., monnaie courante de la

librairie d'aujourd'hui !) Et, d'ailleurs, si nous faisons des dettes, cela ne regarde que nous. Les femmes ont une propension à voir les choses par leur petit côté.

— Mais, père Ubu, suggéra mon mari, si vous faites creuser la roche en dessous, elle vous tombera dessus ! C'est un accident qui arrive assez souvent, par ici !

— Nous commencerons donc par la fin ! Nous collerons notre donjon contre la roche et c'est nous qui soutiendrons la montagne.

— Sauvez la contrée, père Ubu ! Vous êtes un homme grand et magnifique. En attendant je vous prête ceci... mais n'usez pas tout ! »

Et je lui passai mon petit pot à colle, le voisin toujours indispensable d'un encrier de journaliste. Tremblant de rage, les deux poings crispés dans ses poches, le père Ubu faisait luire des yeux de hibou en face d'une souris.

« Père Ubu, dis-je le plus doucement possible, il y aurait un moyen d'arranger les choses. Tâchez de ne pas me répondre par des bêtises selon votre détestable coutume et écoutez-moi. Vous voulez un terrain et vous voulez y faire construire un petit pavillon (de nos jours un donjon féodal s'appelle ainsi). Eh bien, nous possédons un joli fichu de terrain jouxtant le sentier dit *des vaches*, il y a aussi de beaux rochers et des guirlandes de lierre... qui doivent dater du moyen âge au moins. Prenez cela, car là-dedans vous trouverez tout ce qu'il faut pour écrire, y compris une petite source d'eau fort limpide dont vous ne boirez pas mais qui arrosera les orties... Ce terrain, absolument indépendant du nôtre puisqu'il est séparé par le sentier en question, vous permet les constructions les plus abracadabrantes mais aussi la plus entière liberté... » À ce moment-là mon mari, qui a horreur des scènes inutiles, sortit de la salle à manger parce qu'il prévoyait celle qui allait se passer.

« Vous entendez bien, n'est-ce-pas, père Ubu, que M. Vallette ratifie ce projet. Le terrain vous appartiendra absolument, par-devant notaire. » Le père Ubu se promenait de long en large dans la salle à manger, toujours les poings crispés dans ses poches.

« Est-ce que vous vous doutez de ce que vous êtes en train de faire, Ma-da-me ?

— Nous sommes en train, tout bien réfléchi, d'essayer de vous mettre à l'abri de vos créanciers, cher Monsieur ! C'est le moins qu'on puisse faire pour un singe de génie, c'est-à-dire presque un homme !

— Nous refusons ! rugit le père Ubu dans une volte-face terrible.

— C'est idiot, Jarry ! Car, nous autres, les humbles bourgeois, nous n'y mettons point de malice vis-à-vis de Votre Majesté. Il s'agit de vos écritures !

— Non ! Nous ne saurions accepter cela, Ma-da-me, murmura-t-il soudainement très digne, parce que cela engage notre honneur.

— Eh ! dites donc, monsieur de Ubu, vous me prenez pour la vieille dame... qui voulait faire votre ménage ?

Il eut un étrange rictus :

— Justement, fit-il, nous ne vous prenons pas pour une dame, ni Vallette non plus, et comme nous vous aimons fort tous les deux, *nous ne voulons point vous compromettre !* » (textuel).

Ai-je besoin d'ajouter que les négociations étant rompues en ces termes, on ne reparla plus du terrain en fichu, terrain absolument fichu, du reste...

Donc, le père Ubu se mit en tête de construire et ordonna d'abord de démolir, c'est-à-dire de déblayer son terrain, dûment acheté à Mme Rodet. Il confia au père Dubois, charron, menuisier, réparateur d'autos et de bicyclettes, cabaretier au besoin, le soin de lui fabriquer son *tripode*, avec ou sans tour féodale. On mit, là-dedans, une équipe de terrassiers au nombre d'un seul ouvrier, un peu *flemme*, qui passait le plus clair de la journée à prendre des petits *marcs* chez la mère Fontaine, de prodigieuse mémoire. La mère Fontaine se montrait une mère pour tous les *bracos* de la contrée, et si elle s'avouait fontaine, c'était surtout pour l'écoulement d'alcools variés. Je n'ai jamais connu de personnage plus effarant que cette vieille sorcière qui minaudent comme une ancienne hétaïre, avait, paraît-il, été fort belle lors des premiers chemins de fer et appelait tous les hommes, bourgeois des plus notoires ou mariniers ivres-morts : « ma cocotte en sucre ! » Cette bonne créature avait pris en grande affection le père Ubu et lui tenait des propos à le faire rougir lui-même.

Le terrassier terrassa, déblaya durant des mois et découvrit, au cours de ses fouilles, une pièce de monnaie Louis XIII (ce n'était pas l'idole phallique de Glozel, mais ce fut, pour le propriétaire de la dite fouille, l'objet d'un grand espoir). Pourquoi pas le trésor ? Devait-on continuer dans le sens du donjon féodal ou tout bouleverser pour découvrir la somme nécessaire à ériger un manoir d'une plus vaste envergure que le plan primitif ?...

... Et de trinquer avec tous les sacripants du pays. Le marc coulait à flots ! Quant aux travaux, ils n'avançaient plus du tout.

Un matin, j'entendis carillonner la bicyclette de Jarry sous mon balcon.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a, Ma-da-me, que nous sommes décidé à coucher sur nos positions, nous voulons dire en un *tripode* provisoire, pour surveiller nous-même nos travaux, sur notre terrain, c'est urgent...

— Ah ! vraiment ? à cause du centime Louis XIII ?

— Ne vous mettez pas en frais de plaisanteries aussi stupides que dénuées de logique, Ma-da-me. Oui, nous revenons au *tripode*, une baraque d'une pièce, en planches, avec, cela va sans dire, une cave au-dessous pour nos vins, et une porte vitrée afin d'y voir clair à relire nos manuscrits... Vous saisissez, Ma-da-me ?

— Mais oui, cela s'appelle en français : *venir à composition*.

— Esprit de bas journaliste !... et les journalistes, ignorant le grec et le latin, ne peuvent jamais écrire en français... Vous-même... Ma-da-me... »

Je n'entendis pas la suite parce que j'avais refermé la fenêtre.

On construisit, avec une hâte un peu fébrile, une petite baraque ressemblant à celle d'un cantonnier posée sur quatre pieds de maçonnerie. (Celle-là même qu'on intitule dans les comptes rendus qui relatent l'incident : un wagon de marchandises abandonné là... comme si les wagons de marchandises pouvaient se promener sur un chemin de halage, dépourvu de toute espèce de rails !) On meubla ça très sommairement d'un lit-divan, c'est-à-dire posé par terre, de quelques chaises de paille et d'une minuscule table à écrire. Je me chargeai des rideaux et d'une corbeille à papiers.

Comme on peut s'en douter, ça manquait de confortable, mais l'essentiel, pour le père Ubu, était de demeurer le plus près possible du cabaret de la mère Fontaine où on lui permettait *l'ardoise*. Et il ne fut plus jamais question du donjon féodal ni du manoir à prétention Louis XIII.

Alfred Jarry buvait-il beaucoup ? N'ayant pas reçu dans mon intimité d'autres buveurs que ce redoutable personnage, j'ignore si ses capacités étaient plus vastes que celles des autres, mais voici quelques chiffres que je certifie authentiques.

Jarry commençait la journée par absorber deux litres de vin blanc, trois absinthes s'espacèrent entre dix heures et midi, puis au déjeuner il arrosait son poisson, ou son bifteck, de vin rouge ou vin blanc alternant avec d'autres absinthes. Dans l'après-midi, quelques tasses de café additionnées de marcs ou d'alcools dont j'oublie les noms, puis, au dîner, après, bien entendu, d'autres apéritifs, il pouvait encore supporter au moins deux bouteilles de n'importe quels crus, de bonnes ou mauvaises marques. Or, je ne l'ai jamais vu vraiment ivre, qu'une seule fois où je l'ai mis en joue avec son propre revolver, ce qui le dégrisa immédiatement.

Ne buvant personnellement que de l'eau absolument pure, c'était moi qui passais aux yeux de Jarry pour un effroyable phénomène :

« Vous vous empoisonnez, Ma-da-me, m'expliquait-il le plus sérieusement du monde. L'eau contient, en suspension, tous les microbes de la terre et du ciel, et vos sucreries, qui forment votre principale alimentation, sont des alcools à l'état rudimentaire qui saoulent bien autrement que des spiritueux convenablement expurgés par la fermentation de tous leurs principes nocifs.

— Que voulez-vous, cher Monsieur, on fait ce qu'on peut. Je n'éprouve pas le besoin de perdre la notion du vrai... qui n'est déjà pas toujours très vraisemblable ! »

Une fois, ma fille, gamine encore à ce moment-là, voulut lui jouer un excellent tour : elle versa, dans un petit verre, de l'eau qui affectait de loin une certaine parenté avec un marc des plus incolores. Il l'avalait d'un trait et fit la plus horrible des grimaces. Positivement, il en fut malade toute la journée.

Lorsqu'il s'adonna définitivement à l'éther, je dus cesser de courir avec lui en voiturette parce que ça finissait par devenir dangereux et pour lui et pour moi. Il n'aurait plus été capable, le pauvre garçon, de s'arrêter sur la pente fatale ni, d'ailleurs, d'avoir la présence d'esprit de couper la corde. Je ne savais pas encore qu'on pouvait *boire* de l'éther comme on boit une liqueur quelconque, je pensais qu'il ne faisait que le respirer, je le félicitais d'avoir enfin délaissé son *herbe sainte* qui sentait si mauvais. Quand je le vis absorber, devant moi, une quantité relativement considérable de cet alcool de feu j'en fus épouvantée. Et il en était tellement saturé que, le mardi, des aimables visiteuses affectaient de s'en trouver mal.

« Ça peut donc s'avaler, père Ubu, ce poison ?

— Certainement et ça vaut bien vos tasses de thé, Ma-da-me ! Au moins on n'est pas obligé d'avaler, en outre, les conversations de vos belles amies, puisque vous avez pris la déplorable habitude de recevoir des femmes, rue de Condé. Ça endort mieux, ça vous laisse les mouvements libres, ça sent bon, puisque vous le dites, et *ça détache !* »

Sous le coup de son enthousiasme, il me fit cadeau d'un délicieux petit flacon enfermé dans un étui de maroquin rouge, plein de ce merveilleux parfum. Mais si bien bouché, si bien enfermé qu'il pût être, l'éther s'évapora, le petit flacon est vide.

Ça endort, ça vous laisse tous les mouvements libres et, oui, ça sent bon (ceux qui aiment cette odeur sont rares !) ; pourtant, mon pauvre père Ubu, êtes-vous bien sûr que votre parfait poison ne fasse pas dérailler ?...

---

**UN GALA AUX  
ÉCLUSES DU COUDRAY**

---

---

## IX

**P**OUR imiter les vieux feuilletons de Ponson du Terrail, je vais me permettre le traditionnel : *faisons quelques pas en arrière* de cet auteur abracadabrant qui fut le cauchemar de mon enfance, car mon père le lisait religieusement à haute voix le long des interminables veillées hivernales en soulignant, d'ailleurs, de son mépris, les phrases qui lui semblaient de la vraie littérature.

Avant le *Tripode*, l'apothéose de la bonne vie campagnarde du père Ubu, il y eut son *studio* du barrage, une ancienne remise où l'on garait les mules des mariniers et où les hâleurs couchaient dans du foin. Au milieu du furieux tapage des eaux que déverse le barrage du Coudray, cette remise ouverte à tous les courants d'air devint une chambre à coucher, une salle de spectacle et une sorte de zinc des pêcheurs à la ligne plus ou moins endurcis de la contrée. Quand on entrait là-dedans on marchait alternativement sur des éclats de verre et des têtes de poissons. Il y avait au mur des dessins de la nouvelle école, des affiches de cirque et des cruches de grès fleuries de bouquets de chardons sinon de ronces. Ça ne manquait pas de pittoresque, mais seulement de propreté : « On pourrait balayer votre salle de réception, père Ubu ? Voulez-vous que je vous envoie ma bonne... ça l'amusera ! » Alors, Jarry me montrait le beau panorama se déployant devant sa porte :

« Et ça, Ma-da-me, qui le balaie ?

— Celui qui souffle, père Ubu !

— Bon ! Une nuit de tempête nous ouvrirons donc notre porte et la croisée, ce sera suffisant. »

Voici qu'un jour cet homme grand et magnifique, lequel demeurait de taille moyenne et en loques, eut l'idée généreuse d'inviter ses amis, pas les mariniers, des gens de lettres, y compris le sous-préfet de Corbeil :

« Père Ubu, vous devenez tout à fait fou...

— Nous avons des politesses à rendre. Cornegidouille ! Nous les rendrons ! Nous allons ordonner un nettoyage intégral.

— Vous pourriez aussi brûler un peu de sucre !

— Jamais de la vie, chère Ma-da-me, car ça vous en priverait ! »

Cette mémorable bombance est encore présente à la mémoire des survivants (il en reste peu). Le sous-préfet, M. Madeline, en littérature, était un homme charmant, un poète, un esprit des plus fins, qui admirait *Ubu-Roi* de loin et qui, la première fois qu'il reçut à dîner son auteur, faillit en tomber, officiellement, de son haut. Alfred Jarry alla fièrement à la sous-préfecture en costume de cycliste (il n'en possédait point d'autre) et pieds nus sur ses pédales parce qu'il avait pendu derrière son dos ses souliers les plus reluisants, histoire de ne pas les salir dans les flaques du hâlage, le plus ignoble chemin qui puisse exister dans toute la France.

À propos de ce chemin, son ignominie existe encore malgré l'ère nouvelle des autos, et tous les ans, M. le sénateur Bluysen, autre officiel charmant, demande à tous les échos des réparations, tant pour les mules des mariniers qui s'y tordent les pattes que pour les pneus des chauffeurs qui éclatent sur les tas de pierres non étalés, mais les communes répondent : c'est pas à nous de l'entretenir, c'est à M. Darblay, le grand fabricant de papier, et M. Darblay s'en lave les mains en répondant : Moi, ça ne me regarde pas, je fabrique du papier mais pas des cailloux.

Depuis tantôt vingt ans, l'affaire en est là parce que chacun sait qu'en France l'indécision est encore la seule chose qui dure...

Donc, le père Ubu dut se colleter avec les larbins gantés de blanc de la Sous-Préfecture, qui, le prenant pour un malfaiteur, voulaient l'expulser dès l'antichambre. Naturellement, il fut éblouissant, au dessert, de verve et d'érudition, conquit son auditoire, scandalisa les femmes dans le bon sens du mot, et Madeline devint un de ses meilleurs amis.

Aussi, prétendait Jarry, « ou allait remettre ça » !

Pour ce gala, au barrage du Coudray, on réquisitionna tout le pays. Ce fut pantagruélique ! Les cabaretiers avaient fourni leurs meilleures bouteilles, le boucher du village un gigot tel que l'on se demandait s'il provenait de la cuisse d'un bœuf, et Jarry, pêchant à tour de bras, s'était juré qu'il poserait

sur chaque assiette de ses convives un énorme poisson de Seine, chevenne, brème, brochet ou barbillon, en guise de sardine !

Le plus terrible c'est qu'il voulut les faire cuire lui-même. On vint en foule, mariniers ou bracos, cuisinières ou laveuses de vaisselle, pour admirer ce singulier spectacle :

« Mais, monsieur Jarry, c'est un court-bouillon que vous voulez faire ?

— Pour ça c'est *niveteux*, disait la patronne de l'auberge du barrage, il faut du vin rouge et des épices...

— Et puis aussi des herbes fines ! clamait la fille de l'éclusier ». que Jarry, qui s'en servait pour ses lessives, une fois l'an, déclarait : *la fille d'un éclusier supérieur*.

La mère Fontaine arriva les poings sur les hanches, suivie de son bouc préféré, un animal cornu, noir comme le diable et puant à proportion :

« Ma petite cocotte en sucre, mon gentil chien vert, comme te voilà fait en marmiton ? Pour qu'un court-bouillon prenne du moulant faut y ajouter un bon bol de marc vieux..., un brin de poudre de chasse et aussi de la sauge !

— Non, du romarin ! » criait la matelassière de *Pressoir-prompt*, tandis qu'un très vieux berger de *Moulin-Galant* grondait dans sa barbe qu'il ne savait rien de meilleur qu'une poignée de menthe grise jetée dans la sauce au dernier quart d'heure de l'ébullition.

Ma fille et moi nous nous éloignâmes de cette scène de sorcellerie sur la pointe des pieds.

« Très peu pour moi ! » murmurait Gabrielle.

« Que mangerons-nous, me demandai-je, si on ne peut pas toucher au poisson ? Pas du gigot, bien sûr, où il y aura de l'ail dans chaque tranche ! J'ai une idée : on va lui offrir le dessert, un entremets. Nous ferons une crème au chocolat énorme, une crème renversée tout autant que renversante et nous en aurons ! »

Rentrées chez nous, on s'actionna autour d'un gigantesque saladier que même à quatre mains nous ne pouvions pas tourner sens dessus dessous.

Et le grand jour se leva !

Les invités, tous de marque, arrivèrent, les uns avec leur femme et les autres tout seuls. Il y eut le tilbury du sous-préfet, les bicyclettes des camarades de lettres et un cheval blanc monté par je ne sais plus qui. Défilé impressionnant sur le halage ! Il y avait là Claude Terrasse, le musicien, l'auteur de la *Marche des Polonais*, de la chanson du *Décervelage* et aussi des *Douze travaux d'Hercule*, le plus désopilant des opéras comiques, du temps que ces représentations étaient encore comiques ; Franc-Nohain, le délicat humoriste ; Fénéon, Américain bien français ; les poètes Pierre Quillard, A.-F. Herold, Collière, puis Demolder, auteur de la *Route d'émeraude*, du *Jardinier de la Pompadour*, et sa femme, la belle Claire, aux cheveux de cuivre rouge ; puis Vallette. Collière et moi, assis l'un près de l'autre, nous n'osions pas toucher au gigantesque *chevenne* qui dépassait nos deux assiettes tout autant de la tête que de la queue et qui sentait le vinaigre à faire pleurer (le vin avait dû tourner pendant la cuisson).

« Je n'aime pas beaucoup le poisson ! disait Collière de sa voix très douce.

— Heureusement pour vous, car sans ça vous en mangeriez ! » répliquai-je tout bas.

Nous étions terrorisés. Quand arriva la somptueuse crème renversée, Collière en reprit trois fois avec un gros soupir de satisfaction. Le père Ubu, de son accent des soirs du théâtre des pantins, annonça : « Ceci vous représente le sein de la négresse géante de la foire de la place du Trône. Madame Rachilde l'a copié d'après nature avec du chocolat, de la vanille et du lait de la mère Fontaine, qui, comme tout le pays le sait, couche avec son bouc... »

Le reste du discours se perdit dans le bruit des applaudissements. Au café, on fit venir le père Dunou, cabaretier et capitaine de pompiers, pour l'entendre crier : « En avant ! » d'une voix qui aurait certainement réveillé la vieille garde de Napoléon I<sup>er</sup>. Je crois bien me souvenir que quelques convives, très attendris, burent, en guise de liqueurs fines, le fameux court-bouillon encore tiède ! La séance ne se termina que vers cinq heures du soir par... l'arrivée des gendarmes de Corbeil qui avaient un procès-verbal à dresser (que mes lecteurs se rassurent) au sujet d'un pauvre diable de noyé tiré du barrage le matin même.

Alors toutes les femmes présentes se levèrent, comme un seul homme, pour aller voir le noyé, histoire de changer d'air !

L'habileté du père Ubu à pêcher de gros poissons, de l'espèce de ceux qu'il appelait *le fourneau*, était vraiment surprenante. Mon mari, grand pêcheur à la ligne, mais ayant l'expérience de son âge, s'en montrait stupéfait. Il se demandait comment ce collégien à peine en vacances pouvait connaître les mœurs des poissons au point de les attirer dans tous les pièges. Et il raconte ces deux anecdotes dont je lui laisse l'entière responsabilité.

Le père Ubu passe au *Mercur*e et prie le compagnon Vallette, alors à son bureau, de le *chronométrer* : « Nous venons de chez M. Wiers, nous avons acquis le gros hameçon à anguille. Nous allons incontinent dans nos domaines et nous nous installons sur la péniche d'en face. Nous jetons notre ligne munie du gros hameçon et nous prenons immédiatement la grosse anguille. Nous rentrons pour la faire cuire et nous la mangeons sans en rien donner à personne. »

Sur ce, le pêcheur aux pêches miraculeuses règle sa montre sur celle de mon mari. Dès son arrivée, en bicyclette de course, dans ses domaines, il fait ce qu'il a dit... il prend la grosse anguille... qu'il engloutit, plus tard, sans rien en donner à personne, numéro du programme le plus facile à exécuter pour un goinfre de son espèce.

Autre anecdote :

Le père Ubu est invité par Octave Mirbeau, à Veneux-Nadon. Surgissant au milieu de femmes en grande toilette et d'hommes très élégants, il produit une sensation un peu pénible, pour ne pas dire désagréable, mais on se place, par politesse, sur son véritable terrain : la pêche à la ligne.

« Avez-vous déjà pris du barbillon ? » questionna Octave Mirbeau, bienveillant.

— Nous en avons la grande habitude », lui affirma Jarry, toujours prêt.

On s'imagine, naturellement, que ce surmâle de lettres était en train, selon son autre habitude, de les mystifier. On le met au défi, et tout le monde, riant sous cape, l'accompagne jusqu'à la rivière.

On pêche. Mirbeau surveille la ligne d'un œil inquiet. Il aimait beaucoup Jarry et lui accordait tous les privilèges, même la permission de se moquer

des gens de lettres, cependant...

Tout à coup, le père Ubu s'écrie d'une voix féroce : « Le fourneau ! » et il tire de l'onde mystérieuse et perfide un superbe barbillon.

« Depuis, déclarait Mirbeau encore sidéré, on n'a jamais repris de barbillon à cette place, et Dieu sait si on a essayé de tous les engins ! — Et, ajoutait le père Ubu, pour une fois plein de modestie, peut-être que nous-même n'en aurions plus trouvé. »

Alfred Jarry possédait une poigne de fer. Le gros poisson est très difficile à capturer parce qu'une fois *croché* par l'hameçon il se décroche. On n'a pas le temps de le *noyer* (*noyer* le poisson, terme curieux qui signifie l'amener en douceur jusqu'à l'épuisette) qu'il se défile après quelques vigoureux bonds de colère. Combien de ces malheureuses bêtes, s'étant échappées en conservant l'hameçon dans leur estomac, vont mourir très loin de la place à pêche et remontent, leur ventre en l'air !

Jarry, dont la main ne tremblait pas (elle a terriblement tremblé dans les dernières années de sa vie !) ne ressentait ni émotion ni hésitation. Sa ligne d'une main, son épuisette de l'autre, il cueillait l'animal le plus lourd... comme une fleur... à la condition, bien entendu, que le crin de M. Wiers fût résistant. Il connaissait merveilleusement tous les secrets des différents appâts, secrets que se transmettent, de père en fils, les pêcheurs de profession et que surprennent, au fond des petits cabarets des berges, les amateurs ne craignant pas de trinquer avec eux.

À propos de *trinqu*, une autre anecdote me revient sur l'insolence traditionnelle de notre héros. M. Edwards, de fastueuse mémoire, ayant eu l'occasion de passer par l'Écluse du Bas-Coudray et sachant que le père Ubu habitait sur le bord de son quai, fit stationner son énorme bateau-palace en face de la légendaire écurie des mules et demanda une audience. Alfred Jarry, toujours sommairement vêtu de son chandail sale et de sa culotte percée, vint prendre l'apéritif avec le patron trônant au milieu de très jolies créatures empanachées.

Le père Ubu, conservant sa manie, un peu bien rustique, de heurter son verre au verre de son voisin avant de boire, Edwards lui en fit la remarque, et, très mondain :

« Voyons, Jarry, c'est peuple, ce que vous faites là. On ne trinque de cette façon qu'avec le vulgaire.

— C'est ainsi que nous l'entendons pour aujourd'hui, » riposta l'incorrigible gamin.



---

**LA MORT  
EN BEAUTÉ**

---

---

## X

**J**E reprends, dans l'article du docteur Saltas, paru aux *Marges*, un paragraphe ayant trait à la collaboration de Jarry au *Figaro* et à la fin de sa libre vie au Tripode : « À la disparition de la *Revue blanche*, il se retrouva malheureusement dans une situation des plus précaires ; il essaya de faire du journalisme, lui qui ne concevait pas qu'on pût soumettre son cerveau à un travail régulier, accompli à date fixe, comme la besogne d'un artisan. Recommandé au *Figaro* par Octave Mirbeau, qui l'avait en grande affection, il obtint de faire, pour ce journal, un article par semaine sous le titre : *Fantaisies parisiennes*.

« Cette collaboration n'alla pas plus loin que deux articles. Au troisième, l'ayant apporté en retard et ayant eu de ce fait à subir une observation, il déchira sur place son papier et partit en lançant à l'adresse de ces Messieurs le fameux mot augmenté par lui d'une sixième lettre qui synthétise tout *Ubu-Roi*. Découragé, désespéré, de plus en plus pauvre et ne vivant qu'au prix des plus dures privations, Jarry passa alors son temps à la Bibliothèque Nationale sans rien produire qui pût lui procurer quelque argent. Je le rencontrai un jour qu'il en sortait. Il me parla de ses recherches sur l'histoire des papes et me proposa de travailler avec lui sur les manuscrits grecs de Rhoïdès. Nous commençâmes dès le lendemain, et je puis dire que j'ai passé dans cette collaboration des heures exquises, émerveillé par l'esprit si cultivé de Jarry et sa connaissance si sûre du grec. Il était déjà très déprimé, moralement et physiquement. Il arrivait le soir chez moi, souvent par le mauvais temps, en pantoufles ou avec des chaussures percées, les pieds tout mouillés. Prenant toutes les précautions pour ménager sa susceptibilité, qui était grande, je lui glissais une brique chaude sous la table, puis nous travaillions. C'est de cette collaboration que sortit *la Papesse Jeanne*. Ce fut là le dernier travail d'Alfred Jarry. »

Lorsqu'il eut épuisé toutes *les ardoises* du pays de Corbeil, il lui fallut bien, bon gré mal gré, revenir chez sa sœur à Laval, et là se place l'étrange

conversion d'Ubu, né catholique mais ayant toujours vécu comme le pire des blasphémateurs, démoniaque et sacrilège à l'occasion. (Ne m'a-t-il pas avoué que cette bizarre maritorne de sacristie, Mme Berthe de C..., l'avait forcé, un jour, à mâcher des hosties consacrées qu'elle transportait au fond de son cabas de marchande à la toilette du diable !) Ce Breton entêté, capable du bon et du mauvais, sentant sa mort prochaine, fit demander un prêtre à son chevet, se confessa et communia, reçut l'extrême-onction, d'où la lettre si folle, si belle et si vraiment au-dessus de ses mœurs de palotin, que je publie à la fin de ce chapitre.

Ai-je besoin de dire que, sauf son portrait par Hermann Paul et le pantin-marionnette d'Ubu-Roi, je n'ai accepté aucun legs de ce fou qui croyait nous devoir quelque chose, à mon mari et à moi, parce que nous avions vainement, hélas ! essayé de l'arracher à son destin de *paroxyste* ?

Le tourment de finir en beauté est pour ce genre d'exaltés (on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, de leur naïveté ou de leur orgueil !) une perpétuelle obsession. Une fois touchés de la grâce, ils marcheraient au supplice comme les anciens martyrs. Il faut naturellement faire la part de la littérature. Combien de ces comédiens sublimes se tueraient, s'ils pouvaient voir ou décrire leurs derniers moments !

Mais la nature, bonne marâtre, leur prend d'abord leur faculté d'analyse, ils deviennent peu à peu insensibles aux événements qu'eux-mêmes ont préparés *avec beaucoup de soin* et finissent sans s'en apercevoir, selon les lois éternelles, se rapprochant, dans leurs derniers moments, des instincts de la conservation qui les ont toujours dirigés malgré les bravades et les gestes plus nobles.

Pauvre petit père Ubu ! Que connaissait-il vraiment de la vie humaine ou animale, lui le palotin-monstre, et que pouvait-il espérer du grand Directeur du théâtre des pantins qui s'agitent et ne savent pas se conduire ?

Enfin, s'il y croyait, à cette puissance supérieure, après avoir tout nié, tout renié, tout abîmé et s'être privé des meilleures vérités pour se sustenter des plus violents élixirs du mensonge, il a connu peut-être un moment de calme cérébral qu'il n'avait jamais dû goûter auparavant, moment de calme physique et moral que les créatures saines ou plus proches encore que lui de la sage animalité peuvent seules prolonger jusqu'au seuil de l'inconnu.

Elles ne croient qu'à la vie, ce pourquoi elles vivent en paix avec la mort, ne la provoquent pas, au contraire, l'éloignent par tous les moyens mis à leur portée, pour, le jour venu, fermer les yeux sans s'occuper des plis de leur manteau ou des frissons de leur fourrure. On dit que certains fauves blessés ne rentrent pas chez eux pour mourir ? Je suis un peu de cet avis. Il faut vraiment être un... surmâle de lettres pour s'imaginer que la mort est autre chose que l'antichambre de la pourriture !

Je veux extraire d'un article du poète Fagus<sup>[1]</sup> à propos, justement, du *Surmâle*, le compte rendu de la fin de ce livre, l'un des plus curieux romans de Jarry, et celui qui serait le plus accessible au grand public de notre époque. Après une existence furieuse qui ressemble beaucoup plus à une course à la mort qu'à la recherche réelle de toutes les voluptés, permises ou non ; « le héros est soumis à la machine-à-inspirer-l'amour, *car, si l'homme devenait une mécanique, il fallait bien, par un retour nécessaire à l'équilibre du monde, qu'une autre mécanique fabriquât... de l'âme.* (Ceci rejoint — comme à l'infini se rejoignent deux parallèles — *l'Ève future* de Villiers de l'Isle-Adam.) *Mais en ce temps où le métal et la mécanique sont tout-puissants il faut bien que l'homme, pour survivre, devienne plus fort que les machines comme il a été plus fort que les fauves. Simple adaptation au milieu.* Donc, la machine est amoureuse de l'homme : *elle devenait réceptrice et tournait à l'envers à une vitesse inconnue et formidable, et le premier homme de l'avenir, sidéré, électrocuté, foudroyé, finit, lamentable et tragique, entortillé, métal autour des barreaux d'une grille de métal. Prométhée puni, dans et par son triomphe : on ne jongle pas impunément avec le vertige ».*

Revenu de Laval, guéri ou croyant à une guérison possible, Alfred Jarry passa encore un hiver dans le taudis de la rue Cassette. Il ne mangeait presque plus, mais buvait encore. Je le recevais tous les mardis, jour où il se levait, agissait, parlait comme le fantôme de lui-même, la face blême et les yeux creux. Il avait pris en grippe tous ses anciens amis, ne pouvait voir un « merdecin » parce que, prétendait-il, ces *bouffres-là* l'avaient drogué pour l'examiner de près : « Vous comprenez, Ma-da-me, ils ont tout intérêt à disséquer un personnage de notre trempe. Ils auraient l'occasion d'apprendre quelque chose de nouveau. » Par instant, très lucide, il se

souvenait de ses nombreuses dettes et cela le tourmentait ; il ajoutait, avec un rire macabre : « Nous vivrions cent ans que nous ne les paierions pas ! »

Il était tellement saturé d'éther qu'on le devinait avant de le voir. Il marchait dans une espèce d'hallucination qui, heureusement, pour son intelligence enfin vaincue par le réalisme de son vice, le soutenait sans l'avilir à ses propres yeux... Je crois bien qu'il était mort depuis longtemps et, comme il avait osé l'écrire, son cerveau, dans sa décomposition, fonctionnait au delà de la tombe, tel une machine.

Seulement, *ses rêves* n'étaient point le Paradis, hélas ! c'était l'avant-goût de la pourriture.

Lorsqu'on ne le revit plus, mon mari et le docteur Saltas allèrent chez lui. On le trouva couché, ayant encore sa connaissance mais ne pouvant plus se remuer. On l'emporta, on le fit admettre à la Charité où il traîna quelques jours. On venait l'y voir, tous ceux qui l'aimaient : Saltas, Polti, Vallette, Natanson, il ne fut point abandonné, malgré ce qu'on a pu écrire pour dramatiser sa fin, déjà si triste. Il s'en allait, diminuait à vue d'œil, on eût dit un petit enfant et, de temps à autre, sans aucun doute sur sa guérison, il répétait : « Nous allons de mieux en mieux », lui qui annonçait solennellement l'heure de sa mort lorsqu'il l'avait, en un geste grandiloquent, décidée et ordonnée d'une manière plus élégante.

Comme Georges Polti, l'auteur des *Cuir de bœuf*, se tenait tout ému devant son lit, ne sachant de quoi lui parler parce que son émotion lui serrait la gorge : « Eh ! Polti, ça ne va donc pas que vous êtes si pâle ? » lui lança le père Ubu, de son ancienne voix de bataille.

Il me demanda, par une carte d'une écriture encore assez ferme, de lui faire le plaisir de lui procurer du *Mariani*, car il avait grand besoin de se fortifier avant sa sortie, relativement prochaine, de l'hôpital. Avec la permission de ceux qui le soignaient, je lui envoyai une bouteille de ce vin... qu'il but en une journée parce que, selon la phrase traditionnelle, *on n'avait plus rien à lui refuser*.

« Jarry mourut le 1<sup>er</sup> novembre 1907. Nous étions une cinquantaine à suivre son convoi, dit Guillaume Apollinaire dans son article nécrologique. Les visages n'étaient pas très tristes et seuls Fagus, Thadée Natanson et Octave Mirbeau avaient un tout petit peu l'air funèbre. Cependant tout le

monde sentait vivement la disparition du grand écrivain et du charmant garçon que fut Jarry. Mais il y a des morts qui se déplorent autrement que par des larmes.

« On ne voit pas bien des pleureuses à l'enterrement de Folengo, ni à celui de Swift. Il n'en fallait pas non plus à lui de Jarry. De tels morts n'ont jamais eu rien de commun avec la douleur. Leurs souffrances n'ont jamais été mêlées de tristesse. Il faut pour de semblables funérailles que chacun montre un heureux orgueil d'avoir connu un homme qui n'ait jamais éprouvé le besoin de se préoccuper des misères qui l'accablaient lui et autrui. Non, personne ne pleurait derrière le corbillard du père Ubu. Et comme c'était un dimanche, le lendemain des Morts, la foule de ceux qui avaient été au cimetière de Bagneux s'était, vers le soir, répandue dans les guinguettes des alentours. Elles regorgeaient de monde. On chantait, on buvait, on mangeait de la charcuterie : tableau truculent comme une description imaginée par celui que nous menions en terre. »

Et maintenant voici sa dernière lettre, celle écrite à la dernière heure qu'il s'était choisie. Il voulait mourir en beauté et en bon chrétien.

Qu'il soit donc fait, littérairement, selon sa volonté :

Laval, 28 mai 1906.

Madame Rachilde,

Le père Ubu, cette fois, n'écrit pas dans la fièvre. (Ça commence comme un testament, il est fait d'ailleurs.) Je pense que vous avez compris, il ne meurt pas (pardon, le mot est lâché) de bouteilles et autres orgies. Il n'avait pas cette passion et il a eu la coquetterie de se faire examiner partout par les « merdecins ». Il n'a aucune tare ni au foie, ni au cœur, ni aux reins, pas même dans les urines ! Il est épuisé, simplement (fin curieuse quand on a écrit *le Surmâle*) et sa chaudière ne va pas éclater mais s'éteindre. Il va s'arrêter tout doucement, comme un moteur fourbu. Et aucun régime humain, si fidèlement (en riant en dedans) qu'il les suive, n'y fera rien. Sa fièvre est peut-être que son cœur essaye de le sauver en faisant du 150. Aucun être humain n'a tenu jusque-là. Il est, depuis deux jours, l'extrême oint du Seigneur et, tel l'éléphant sans trompe de Kipling, plein d'une insatiable curiosité. Il va rentrer un peu plus *arrière* dans la nuit des temps.

Comme il aurait son revolver dans sa *poche-à-cul* il s'est fait mettre au cou une chaîne d'or uniquement parce que ce métal est inoxydable et durera autant que ses os, avec des médailles auxquelles il croit s'il doit rencontrer des démons. Ça l'amuse autant que des poissons... Notons que s'il ne meurt pas, il sera grotesque d'avoir écrit tout cela... mais nous répétons que ceci n'est pas écrit dans la fièvre. Il a laissé de si belles choses sur la terre, mais disparaît dans une telle apothéose !... (Détail : prière à Vallette de prélever sur les souscriptions, s'il en reste, quelque chose pour l'<sup>[2]</sup> afin que je puisse vous léguer le portrait ; 2<sup>e</sup> legs, le *Tripode*, qu'en ferait ma sœur ? Et bien entendu après que les comptes restants seront payés sur le *Pantagruel* ou autre chose.) Et

comme disait, sur son lit de mort, Socrate à Ctésiphon. « Souviens-toi que nous devons un coq à Esculape ». (Je désire, pour *mon honneur*, que Vallette se « couvre » des vieilles *écritures* passées.)

Et, maintenant, Madame, vous qui descendez des grands inquisiteurs d'Espagne, celui qui par sa mère est le dernier *Dorset* (pas folie des grandeurs, j'ai ici mes parchemins) se permet de vous rappeler sa double, devise : AUT NUNQUAM TENTES, AUT PERFICE (N'essaye rien où va jusqu'au bout ! J'y vais, Madame Rachilde). TOUJOURS LOYAL... et vous demande de prier pour lui ; la *qualité* de la prière le sauvera peut-être... mais il s'est armé devant l'Éternité et il n'a pas peur.

À propos : j'ai dicté hier à ma sœur le plan détaillé de *la Dragonne*. C'est sûrement un beau livre. L'écrivain que j'admire le plus au monde voudrait-il le reprendre, utiliser, à son gré, ce qu'il y aura de fait et le finir, soit pour lui, soit en collaboration posthume ? Elle vous enverra s'il y a lieu le manuscrit, aux trois quarts écrit, un gros carton de notes et le dit plan.

Le père Ubu a fait sa barbe, s'est fait préparer une chemise mauve, par hasard ! Il disparaîtra dans les *couleurs* du *Mercury* et il *démarrera*, pétri toujours d'une insatiable curiosité. Il a l'intuition que ce sera pour ce soir à cinq heures... S'il se trompe il sera ridicule, les revenants sont toujours ridicules.

Là-dessus, le père Ubu, qui n'a pas volé son repos, va essayer de dormir. Il croit que le cerveau, dans la décomposition, fonctionne au delà de la mort et que ce sont *ses rêves* qui sont le Paradis. Le père Ubu, ceci sous condition — il voudrait tant revenir au *Tripode* — va peut-être dormir *pour toujours*.

ALFRED JARRY.

La lettre dictée hier est presque un duplicata, mais j'ai donné ordre pour qu'on vous l'envoie *après*, ainsi, si vous le voulez bien, que ma bague *mauve*.

A. J.

Je rouvre ma lettre. Le docteur vient de venir et croit me sauver.

A. J.

1. [↑](#) *Les Marges*, 15 janvier 1922.
2. [↑](#) Mot effacé.

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Rafavannay
- Phe-bot
- Guillaumelandry
- Cunegondel
- Tylwyth Eldar

---

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) [http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)